

yalla.cigale.olivier.zaatar.arak.bateau. البحر الابيض المتوسط.fenêtre.dabké.figue.jasmin.
an.jagal.ulyссе.sable.journal.marbre.naanaa.terrasses.fish.coran.jagal.Ulysse.sable.jour.
terelle.trictrac. البحر الابيض المتوسط.Cigale. olivier.zaatar.arak.bateau.window.dabké.
بحر.journal.marbre.naanaa.terrasses.oursin.pins.raisin.sauterelle.trictrac.oursin.Blue.
butterfly.bateau.fenêtre.dabké.figue.jasmin.hélios.sable.امواج.terrasses.figue.raisin.sa



La Méditerranée aux carrefours des mots

Ateliers d'écriture

cigale.olivier.zaatar.arak.bateau.fenêtre.dabké.figue.jasmin.fenêtre.dabké.figue.jasm

La Méditerranée aux carrefours des mots
Ateliers d'écriture

Assabil

Kitabat

Octobre 2011

Avant de prendre le large...

Photos de couverture

“Al Rabita” Club
Chafic el Soussi
Saida, Lebanon, 1955
Collection: AIF/ Chafic el Soussi, Copyright © Arab Image Foundation

Georges Trad - Sursock house
Anonymous
Beirut, Lebanon, 1930's
Collection: AIF/Alfred Pharaon, Copyright © Arab Image Foundation

L'aventure continue donc. Une association est née, Kitabat, pour développer au Liban les ateliers d'écriture. Elle a trouvé en Assabil le meilleur des partenaires possibles, parce que Assabil est bien plus qu'un partenaire. Assabil a initié un très beau projet « Lire et écrire dans les espaces publics de la Méditerranée », projet soutenu par le Conseil régional d'Ile de France, l'Union Européenne, la municipalité de Beyrouth et la Fondation Ousseimi. C'est dans ce cadre que nos ateliers ont pris le large : en arabe et en français ; à Beyrouth, mais aussi à Byblos, Tripoli et Saïda ; avec des enfants ou avec des adultes ; pour écrire mais également pour apprendre à dire, à porter un texte à voix haute ; avec le support de photographies mais aussi de textes et de musiques. Ces ateliers qui se multiplient, se diversifient, se déploient dans de nouveaux lieux, nous en sommes si heureux ! Ils portent en eux les germes d'une autre manière d'être ensemble, d'un autre regard sur les espaces de la vie collective. Ils sont surtout chaque fois, des lieux de rencontre avec des voix et des textes. Ils sont des portes ouvertes sur des horizons nouveaux, la promesse d'une vie plus ample et plus intense.

Le fil conducteur de ces ateliers était donc la Méditerranée. C'est avec Fernand Braudel que nous avons souhaité nous approcher de cette vaste thématique, tout à la fois séduisante et inquiétante de par son apparente évidence. Braudel qui nous rappelle que le plaisir des yeux et la beauté des choses dissimulent les trahisons de la géologie et du climat et nous font « trop facilement oublier que la Méditerranée n'a pas été un paradis gratuitement offert à la

délectation des hommes. Il a fallu tout y construire, souvent avec plus de peine qu'ailleurs ». Braudel encore qui nous donne à penser la multiplicité méditerranéenne. Car « Qu'est-ce que la Méditerranée ? Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres. Voyager en Méditerranée, c'est trouver le monde romain au Liban, la préhistoire en Sardaigne, les villes grecques en Sicile, la présence arabe en Espagne, l'Islam turc en Yougoslavie (...) C'est tout à la fois s'immerger dans l'archaïsme des mondes insulaires et s'étonner devant l'extrême jeunesse de très vieilles villes, ouvertes à tous les vents de la culture et du profit, et qui, depuis des siècles surveillent et mangent la mer ». Et néanmoins, cette Méditerranée carrefour, cette Méditerranée hétéroclite jouit d'une « unité évidente » de son être profond ; elle est « un système où tout se mélange et se recompose en une unité originale ».

Avec des poètes, des musiciens et des photographes, avec des crayons, des claviers et des voix, nous avons navigué le long des rivages avant de nous aventurer en eau profonde. Nous avons pris la mer. Nous avons lancé nos filets, encore et encore. Nous en avons ramené des cailloux, des algues, des épaves. Des trésors en somme.

Georgia Makhoul

Atelier I

Photographies et mémoires de la Méditerranée.

Animé par: Georgia Makhoulouf
à Beyrouth

Les participants à cet atelier sont :

Randa Aractingi
Randa Azkoul Soubaih
Luc Broutin
Valérie Cachard
Nathalie Choueiri
Lama El Zein
Marielle Fayad
Diala Gemayel
Georges Haddad
Marie-Noelle Japy Fahed
Marie-Ségolène Lagarrigue
Ana Larriu
Mishka Mojabber Mourani
Muriel Moubarak
Maha Rabbath

Chapitre I La Méditerranée de l'alphabet.

Commencer par le commencement. C'est-à-dire par l'invention de l'écriture, de l'écriture alphabétique en particulier, cette prouesse de l'esprit, ce génie méditerranéen qui met au centre la communication, le passage de témoin, la transmission et la mémoire. Nous avons donc embarqué pour cet atelier d'écriture en déclinant les lettres en mots, les mots en images, les images en récits. Voici donc notre dictionnaire, subjectif et lacunaire forcément, mais amoureux, fatalement.

Allah.

Allahou akbar ! Non pas une menace mais un appel à la prière pour le chrétien que je suis.

G.H.

Arak.

Arak flows like a river.
It makes swallowing food easier.
It makes a nap desirable.
It makes abnoxious company bearable.
It helps love last forever.

R.A.S.

Balcon.

Quand on a eu, un jour, un balcon en Méditerranée, il en faudra un partout ailleurs.

D.G.

Bateau.

Quand j'ai vu le bateau, il n'était pas gonflable, pas en bois, pas petit, pas plaisant.
C'était un bateau que nous avons rejoint de nuit, après un dévalement rapide de la montagne dans une voiture tous feux éteints.
C'était un bateau de plaisance qui savait où il allait, sans date de retour.
Un bateau qui a lutté contre une tempête avec des creux de trois mètres.
Un bateau où ma mère s'agrippait d'une main, l'autre main me serrant pour que je ne sois pas happée par la vague.

Un bateau où je n'ai pas vomi, pas crié, pas pleuré.
Un bateau où j'ai été héroïque semble-t-il.
Je ne me souviens pas de ce bateau. Il n'existe que dans la bouche de maman, cette grande statue muette qui ne m'a pas lâché, n'a pas vomi, n'a pas crié, n'a pas pleuré.

D.G.

Carthage.

Carthage, un prince mets les voiles et une princesse phénicienne meurt au coucher du soleil.

G.H.

Cigale.

L'été infernal s'enflamme lorsque la cigale, de par son chant, lui donne son coup d'envoi.
Masochiste, cet insecte ressuscite lorsque le reste des mortels s'évanouit de chaleur.
Et il sonne l'heure fatale du soleil, qui ne peut être exorcisée qu'en se réfugiant dans la sieste.

A.L.

Dabké.

La Dabké est une danse traditionnelle orientale qui paraît fort simple à première vue.
Le rythme en est très marqué, alternant deux frappes volontaires sur le sol avec le pied droit, suivies de deux balancements chaloupés de l'ensemble du corps, d'avant en arrière.
Si le musicien est habile, il accélère très progressivement le tempo, si bien qu'il devient absolument nécessaire de se

concentrer sérieusement pour pouvoir rester dans la ronde ... jusqu'au vertige.

L.B.

Dédale.

Souvenirs d'une petite fille courant derrière sa mère, et sa crainte de la perdre dans le dédale des vieilles ruelles. Une petite fille éblouie par tout ce qu'elle voyait, par les trésors amassés dans ces souks que sa mère connaissait mieux que quiconque, et qu'elle parcourait d'un bout à l'autre à la recherche de tissus, d'une mercerie qui aurait les boutons tant recherchés, (plus beaux que dans les modèles de Burda), ou du chapeau indispensable, assorti à sa robe d'été... A la fin du parcours, quand la petite avait été bien sage, c'était la pause à la « berké » pour le fameux « meghlé » que sa mère choisissait toujours pour elle et qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de refuser pour lui préférer un autre choix.

N.C.

Eau.

Il y a ceux qui passent la soirée à regarder les flammes dans une cheminée. Moi, en hiver, c'est la pluie qui tombe qui me calme. Au printemps, je regarde la rivière se déverser dans la mer, et donner à l'eau toutes les nuances du rouge, du vert et du bleu. En été, ce sont les jets des fontaines, leurs mouvements et leurs clapotis. En automne, je me lève tôt pour marcher pieds nus sur le gazon de ma mère, et sentir la rosée me réveiller.
Il y a une eau pour chaque saison.

R.A.

Fenêtre.

Il y a des fenêtres sur mer
Qui cherchent à être ouvertes
Mais ceux qui habitent ici
Se perdent en rideaux et volets
Et sur le mur
Une toile couleur bleue
Leur donne l'illusion de voyager...

M.F.

Figue.

En Méditerranée, les figues de septembre sont des fruits en feu, éclatés par le trop plein de jouissance. Le soleil estival fait déborder leur suc mielleux.

M-S.L.

Gardénia.

Un fantôme qui hante les nuits d'été et le décolleté des femmes.
Sa fleur se meurt, tressée dans les cheveux, ou s'égorge enfilée en colliers.
Et en rendant son dernier souffle, elle transpire une odeur sucrée qui, inexorablement, nous ramène au doux souvenir du sein maternel.

A.L.

Grèce.

Berceau de la philosophie, et Dieu sait si j'en ai besoin pour survivre dans ce pays de fous !

G.H.

Grotte.

Par peur, par honte ou par pudeur, ils se sont réfugiés dans les grottes.
Pour leurs idées ou leurs religions, ils ont pris les grottes comme on prend la mer.
Fuir mais ne pas oublier.

M-N.J.F.

Hélios.

Des terrasses écrasées sous le soleil, une ambiance de bonheur, le bonheur d'être là, le bonheur de voir le temps s'écouler. Divine activité méditerranéenne.

N.C.

Icônes.

Sont-elles, ces peintures, conçues pour la plus grande gloire de Dieu ? Comment les appréhender ? Comment les regarder ? D'un oeil admiratif face à un chef d'œuvre ? Ou bien d'un point de vue pieux, car elles seraient des ambassadrices de Dieu sur Terre, des intermédiaires entre lui et l'humanité ? On trouve des icônes un peu partout dans les basiliques orientales, les musées, et même les mosquées.
Nombre d'entre elles sont nées à Byzance, et malgré le temps, le vent et l'eau, malgré les éruptions volcaniques, les tempêtes et les guerres, elle sont toujours là, exposant leur triomphe et leur éclat.

M.M.

Iconoclasme.

La cathédrale St Georges des grecs orthodoxes au cœur de Beyrouth, brulée et pillée durant les événements de la guerre libanaise, a été rénovée. Malgré la splendeur de la rénovation méticuleuse qui a duré plusieurs années, quelqu'un a eu l'humilité -ou peut-être la sagesse- de laisser une fresque endommagée dans son état : un panneau de mur est criblé de balles, et l'image sainte continue d'être victime de la violation perpétrée contre elle.

Pour ne pas répéter ses folies, il ne faut surtout pas les oublier.
M.M.M.

Jagal.

Il est unique en son genre. Enfin, c'est ce qu'il aime croire. En tous cas il s'évertue à l'être. Et sans lui, notre Méditerranée ne serait pas la même. Il nous amuse ou nous agace, c'est selon. Avec le temps j'ai appris à en rire. Et si l'on sait bien s'y prendre et rentrer dans son jeu, on peut se surprendre à partager avec lui des fous-rires complices. Seulement attention, on peut en rire, mais pour lui ça reste sérieux. Vous croyez que c'est facile de garder les cheveux impeccables en toute saison, même pendant un khamsin ? Il faut rester des heures à trouver le bon dosage de gomina. Et puis vous avez vu cette musculature ? C'est le résultat de journées entières de travail dans la salle de gym. Mais un Jagal ne serait jamais un vrai Jagal s'il ne planchait pas des nuits entières pour trouver la phrase...mais la phrase qui tue, l'accroche qui fera tomber toutes les filles à ses pieds : « Chou ya achta ? Fina netaarraff ?? ».

M.R.

Journal.

Nous sommes un pays de journaux... Certains jours, il nous arrive de relire un quotidien sans nous rendre compte que c'était celui de la veille : nos jours sont sans avenir et se ressemblent. Et je me rappelle encore de cet homme qui, avec un gros feutre noir, raturait des lignes et des lignes de son journal : il effaçait toutes les mauvaises nouvelles. Plus tard, il ne resterait plus que des pages entièrement noires...

M.F.

Khamsin.

Il est aride, brûlant, irrespirable. Il vient du désert. Il sent la sueur des hommes. Il n'a aucune pitié pour eux. Il annonce cinquante jours de malheur.

M-N.J.F.

Labné.

Labné is not sour cream. It is not dehydrated yoghurt. It is not fromage blanc. It is labné, creamy, tart. For my sandwich with toasted khobz. For my aarous bi marqouq. With dried mint leaves. With garlic. Sometimes even with sesame seeds. Sometimes with tomatoes. Sometimes with cucumbers. Sometimes with olives. Always with olive oil. Irreplaceable. It is the only thing I really miss when I travel.

R.S.

Marbre.

Un morceau de marbre brut, extrait de la montagne aride et éventrée. Ce même morceau transformé, magnifié par le geste d'un tailleur de pierre de Carthage, d'un sculpteur de Paros, nous captive des siècles plus tard. C'est aujourd'hui une cariatide mutique sur l'Acropole qui nous entretient du passé.

M-S.L.

Naanaa.

Accroupie dans le long couloir ensoleillé qui traverse la maison, je feuillette l'album photo de ma naissance. Le petit bracelet de l'hôpital porte mon nom. Les annotations de ma mère me font sourire : « Maha sourit tout le temps, surtout en écoutant les oiseaux gazouiller ». Les premiers mots sont importants dans la vie. Je découvre amusée que le mien fut : Naanaa. Mais finalement ça ne m'étonne pas beaucoup. Encore aujourd'hui, la menthe fait partie intégrante de ma vie de méditerranéenne.

M.R.

Olive.

Le pouce et l'index introduisent l'olive dans la bouche qui s'ouvre à peine. Juste assez pour accueillir le fruit noir. L'olive, molle ou dure, roule et explore joues internes et palais, s'amuse avec la langue et ses dix-sept muscles, se cache, glisse sous elle avant de se laisser croquer juteusement. Le noyau dur et rêche prend son temps pour se vider de son goût de sel et de son odeur de terre. Longtemps, le plaisir demeure.

Le pouce et l'index récupèrent ensuite le noyau qu'ils posent délicatement au coin de l'assiette blanche. Ils saisissent une autre olive, sans cœur. La bouche s'en étonne. Comment peut-on vendre des olives dénoyautées ?

V.C.

Oursin.

Aujourd'hui, je suis un oursin. Je suis noir et épineux, mes entrailles rouges de rage.

M.M.M.

Pins.

Mon joli bois de pins, je te demande pardon! Tu as longtemps été si généreux, me laissant jouer, courir, grimper dans tes arbres. J'ai gravé sur ton tronc, mon nom et celui de mon premier amour, dans un coeur transpercé de flèches. J'ai recueilli ta résine avec des bâtons d'esquimaux et ramassé tes aiguilles pour en faire un chef d'œuvre pour l'école. Accroupie, j'ai patiemment séparé une à une les écailles de ton cône pour libérer tes graines, et manger tes pignons après en avoir cassé la coque avec une grosse pierre... Mais pardonne moi ! J'ai tué tes cigales avec la complicité de mes copains d'enfance! On voulait faire taire leur chant qui nous agaçait, mais zi' zi' zi' la « soussaye » continuait... A présent, chaque fois que j'entends une cigale chanter, je la guette, l'attrape et la caresse sous les yeux étonnés des passants ! Chante cigale, chante tout l'été...

L.E.Z.

Qoran.

Un Qoran miniature se balance, accroché au rétroviseur du bus numéro 4, celui qui traverse les lignes et passe d'un quartier à l'autre de la ville.

D.G.

Raisin.

Peu décliné en mets, plats ou desserts, le raisin en Méditerranée se conjugue surtout en alcools : blanc, rosé, rouge. Il murît pour mieux accoucher de vins et de liqueurs porteurs de toute l'histoire de leur sol et de toute la colère de leur soleil.

A.L.

Sable.

Sable doux, sable chaud, sable coloré de mon enfance, sable que mon fils n'a pas supporté sur ses mains ; élevé dans le béton, lui pour qui la Méditerranée est juste une piscine à l'eau chlorée, il criait, paniqué quand le sable lui collait aux mains : « Mamaaaaaaan ! Comment on enlève ça ? ».

M.C.

Sauterelle.

À l'école, on m'enseigne que des nuées de sauterelles peuvent envahir des champs et détruire des récoltes à une vitesse fulgurante. En cours de catéchisme, les Egyptiens en sont les victimes. En cours d'histoire du Liban, elles sont l'une des causes principales de la famine de 1915. Une sauterelle, c'est joli et vert. C'est gracieux. Ça fait des bonds. Ses antennes sont fragiles. On peut par inadvertance

l'écraser en foulant l'herbe des chemins. J'ai du mal à imaginer des champs de blé dévastés par de vertes sauterelles. J'ai du mal à imaginer les paroles bibliques.

V.C.

Terrasses.

Sur cette étroite route déserte, ondulant parmi le vert des montagnes, la voiture paraît minuscule. Le soleil s'affaiblit, s'adoucit et se couche. Des villages blancs soudain surgissent. Accrochés au sommet de falaises, ils affichent leurs volets, leurs coupoles et surtout leurs terrasses, qui accueillent d'inoubliables, d'interminables soirées. Entièrement fleuries, les terrasses dansent au rythme des paroles échangées, s'illuminent de fou-rires, vibrent au son du trictrac, ondulent sous la fumée des narguilés. Leurs pierres anciennes regorgent de secrets. Elles révèlent le charme de la Méditerranée, celui de l'âme rêveuse.

M.M.

Teta.

Teta, comme un arbre dans la ville, une étoile au firmament, un amour les soirs d'hiver.

G.H.

Tric trac.

Même quand je triche, il gagne. En fait, j'aime tellement son sourire victorieux, que je triche pour qu'il gagne.

R.A.

Ulémas.

Ulémas, prêtres ou rabbins, ici, il y a toujours un dieu qui rythme nos vies.

Et l'on se prend à rêver que si le jasmin fleurit pour un jardinier ou si la mafrouké réussit pour un cuisinier, alors notre vie sera rythmée par les cigales...

M.F.

Ulysse.

Ulysse, le plus rusé de tous, le protégé des dieux.

Ulysse le voyageur qui ne perd jamais le nord.

Ulysse le renégat, le clochard, Ulysse le père, l'époux, Ulysse le meurtrier.

D.G.

Vent.

Le vent souffle. Des hommes ont entendu sa voix. Ils se sont levés pour le Levant. Puis le vent a tourné. Des hommes se sont perdus, d'autres non.

Le vent souffle où il veut.

M-N.J.F.

Wallah.

Sarcasm : wallah, wallah ! So you finally decided to come after all !

Surprise : wallah, wallah ! I can't believe she did that !

Earnestness : wallah, wallah ! I'll really try my best !

Pride : wallah, wallah ! He passed all his exams !

Oath : wallah, wallah ! I swear I didn't steal the money !

Disbelief : wallah, wallah !

Impressed : walla, wallh !

R.A.S.

Xénophobie.

130 morts sur un rafiote en vue de Lampedusa, la sécheresse noyée dans l'eau.

G.H.

Xénophobie.

La xénophobie est un mot fondamentalement et paradoxalement méditerranéen. Comment peut-on craindre l'autre quand nous sommes tous des autres ?

M.M.M.

Yalla.

Yalla, aurait pu être un ingrédient de cuisine. Chez nous, on le sert à toutes les sauces. Mais ce qu'il y a de délicieux dans ce yalla, c'est qu'il est un et multiple à la fois. C'est comme ça depuis sa naissance. Il suffit de tendre l'oreille pour découvrir toutes les nuances de tons ou de sens qu'il porte en lui.

M.R.

Yaourt.

Ils disent « yaourt », quand nous disons « laban ».

Ce n'est pas la même chose : leur yaourt est sucré ou aux fruits ou même probiotique.

Dans ma bouche, il y a le goût du laban, pas le « light », ni le « fat free » mais celui qui, avec des rondelles

de concombre et de la menthe sèche, donne une autre saveur à mon kébbé.

M.F.

Zaatar.

Si tu as faim, mets du zaatar sur ton pain. Si tu es malade, mets du zaatar dans ta tisane. Si tu vas mourir, mets du zaatar sur tes lèvres... pour garder le goût de la vie.

M-N.J.F.



Chapitre II Autobiographies impersonnelles.

Dans *Les années*, Annie Ernaux s'appuie sur quelques photos pour donner à sentir le passage des années, de l'après-guerre à aujourd'hui. « *Ce qui compte pour elle, c'est de saisir cette durée qui constitue son passage sur terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant* ». Aucun « je » dans ce qu'elle voit comme une sorte d' « *autobiographie impersonnelle* ». Ainsi nous avons, nous aussi, tenté de sauver quelque chose au temps qui nous échappe, tenté d'inscrire le singulier dans une histoire plus ample, parfois douloureuse, mais plus généreuse aussi parce que collective, donc partagée.

La photo est en couleur. Ce détail annonce deux choses. Pour les enfants, l'arrivée tant attendue d'un appareil photo Laika. Pour l'Espagne, un changement plus radical: 1975, Francisco Franco est mort. Et avec la chute d'une dictature s'ouvrent les frontières et arrivent dans tous les foyers espagnols les technologies allemande et française.

Cette photo met en scène un père en costume. Veste marron à grands carreaux, chemise beige avec col et nœud de cravate énormes. La chevelure noire coiffée en arrière se prolonge avec de longs et larges favoris sur un visage jeune et mince. Il porte sous son bras droit, comme s'il tenait un ballon, un enfant de quelques mois, pendu au niveau des aisselles. L'emprise, bien que maladroite, est pleine d'assurance et de fierté. Le père bombe le torse, regarde le photographe heureux, et s'enorgueillit de son deuxième enfant en 24 mois. La mère, au repos hors du cadre, ou allaitant le premier fils, tremble. Elle déchiffre le regard de son mari, qui lui réclame déjà les enfants suivants.

Elle, moderne pour son époque, avait étudié le secrétariat bilingue. Un métier respectable pour cette fille de bonne famille mais sans grande fortune. Qui devait lui permettre de vivre dignement, sans être obligée d'avoir le mariage comme unique recours. Ou peut-être, cette formation professionnelle n'était-elle qu'une ruse pour faire monter sa cote sur le marché du mariage ? En tous cas, en épousant un diplomate en voyage perpétuel, ses rêves d'indépendance économique ou autres -si en effet il y en avait- furent dissipés avec l'exotisme des voyages, la pompe

des réceptions et l'exténuation des grossesses. Son travail consistait maintenant à faire des enfants, en quantité et extrêmement bien élevés, afin de les exhiber à un public averti et polyglotte.

La tenue parfaite de cette première fille témoigne déjà de son acharnement perfectionniste. En blanc immaculé, le haut au crochet fait main se prolonge par un jupon en nid d'abeille, plus long que l'enfant d'une trentaine de centimètres, d'un coton rêche et amidonné. L'ourlet est orné d'une fine dentelle, faite main elle aussi. Au niveau des épaules, de larges rubans en soie rose, noués en papillon. Dans un souci d'économie et de praticité, ceux-ci seraient par la suite changés en bleu au gré du sexe des enfants à venir. Au niveau de la poitrine, bébé arbore une épingle à nourrice en or avec deux ou trois saints, sûrement une vierge, et s'il reste encore de la place, une croix. On ne rigolait pas avec les médailles dans une Espagne où le christianisme était religion d'état jusqu'en 1985. Enfin, des chaussons légèrement montants en coton, tricotés par elle, avec à la cheville encore un ruban en soie rose, également interchangeable. Couche en coton, fermée avec épingle à nourrice -mais cette fois-ci en argent- sous une culotte en crochet, tricotée main.

Ces habits définissaient le statut social des mères « comme il faut », laborieuses, dédiées à n'être que cela. Dans un suicide collectif, elles troquaient volontiers leurs rêves et leur véritable identité contre un rôle décroché à l'autel. Leur raison d'être se définissait par leurs rejetons qu'elles exposaient à toute une génération austère et puritaine. Dans des couffins imitation fin XIXème, bleu marine avec une structure en

chrome nickelé et d'énormes roues, ces carrosses dégoulinants de dentelles, longeaient les parcs lors des promenades d'après midi, dans une atmosphère de compétition sociale.

Fort heureusement, de l'autre côté des barrières de ces parcs, les mouvements hippies ou anarchistes des années 70 commençaient à germer. Arrivés avec retard, car tenus à distance par les frontières du savoir-vivre et de la dictature, ils s'infiltraient à califourchon dans la société, afin de donner naissance au plus beau mouvement post-dictature qu'ait connu l'Espagne : La Movida des années 80.



A.L.

Elle est née à l'époque de la photo couleur. La mode était alors au polaroid. Petite, ses parents avaient maintes fois figé les instants à l'aide de cette machine noire, magique, qui crachait instantanément la réalité. Une réalité différente néanmoins, puisque dans son souvenir, la petite fille courait déjà au-devant de l'adulte pour voir apparaître petit à petit formes et couleurs ; alors que si elle s'appuie sur ce qui lui a été dit, elle s'est tenue dans la pose de la photographie longtemps après que celle-ci ait été prise : sage comme une image.

Parmi les photographies qui n'ont pas été perdues ni traversées par des éclats d'obus, quelques polaroids demeurent dans une grande boîte en carton fuchsia rangée à l'intérieur

du coffre en bois indien qui sert de table chez ses parents. Des photos de fin d'année au jardin d'enfants de Claire Maassab, danse enfantine et pétrissage de farine et d'eau, et des photos de hamsters circulant sur ses épaules ou encore une autre : elle, assise, le dos bien calé mais droit, dans le canapé rose aux coussins moelleux du salon de sa grand-mère à Fassouh, Achrafieh, non loin de la pâtisserie Mascotte, non loin du magasin de jouets dans lequel on lui acheta sa première Barbie. Elle porte un col roulé et des collants en laine blancs, une salopette en velours côtelé qui s'arrête à mi-mollet et des sandales rouges. Porter des collants en laine et des sandales d'été relève bien de la coquetterie de la petite fille. A côté d'elle repose un petit pinceau de fard à joues. Son poil est bien garni. La petite a pourtant le visage pâle, couleur du froid hivernal. Ses cheveux sont très noirs et coupés courts. Ses mains reposent l'une sur l'autre en haut des cuisses. Elle sourit. À qui sourit-elle ? On devine que le canapé sur lequel elle est assise est un canapé trois places, coupé en son tiers par la photo. Le mur est couvert d'un papier peint beige et rosé aux motifs de losange. Dans le coin droit, sur une table, un écran de télévision de taille moyenne et au large cadre marron. Dessus, des mains en bois jointes en position de prière. Les mains de la Vierge ? Les mains de sa grand-mère ? Après de nombreux déplacements, elles se trouvent aujourd'hui sur une étagère de sa chambre blanche. Elle aime y apposer les mains et se souvenir :

Se souvenir du jour où le polaroid a disparu. On accusa la femme de ménage : palestinienne, libanaise du sud ou sri lankaise ? Elle ne s'en souvient plus.

Se souvenir des appareils de la marque Canon qui ont remplacé le polaroid, des appareils que l'on pouvait porter autour du poignet grâce à leur courte lanière tressée. Des appareils qui ne crachaient pas la photo, mais qui inscrivaient, juste à côté du viseur où l'on positionnait l'œil droit, les numéros des photos qui défilaient, jusqu'à 24 ou 36, selon les mois, les saisons, les occasions.

Se souvenir du bruit discret de marche arrière signifiant que le film se rembobinait.

Se souvenir de l'excitation et de l'émotion contenue quand on retirait le film de la caméra, qu'on le déposait dans la petite boîte noire au bouchon gris, qui servait parfois de tirelire et qu'on allait remettre au photographe. On attendait trois à quatre jours avant de venir récupérer avec un plaisir non dissimulé l'enveloppe verte, rose et blanche sur laquelle était toujours écrit Fuji Films quelle que soit la marque du film utilisé. Il y avait aussi son nom de famille, souvent mal orthographié, et le nombre de photos 23 ou 37. Certaines brûlaient mystérieusement à l'intérieur de l'appareil, d'autres apparaissaient. Parfois deux photos se superposaient sur un même cliché, souvent les deux dernières.

Se souvenir de la joie ou de la déception éprouvée quand on allait retirer ladite enveloppe chez le photographe de la rue principale de Broumana, en dessous de l'hôtel Printania, juste à côté du magasin de chaussures Heels, pour hommes, femmes et enfants. Chaussures Heels pour fête de Noël, fête des rameaux et rentrées scolaires.

Se souvenir qu'on ne prenait pas de photos tous les jours. D'abord cela coûtait cher. Ensuite, il fallait une occasion : sacrée (mariage, baptême...) ou profane (pique-nique,

sorties à la plage...). Une occasion ! Prendre des photos sans raison était inimaginable.

Se souvenir de l'époque où la photographie était un métier, où tout le monde ne se déclarait pas photographe.

Se souvenir qu'on prenait la photo une seule fois, rarement deux. Qu'on y apparaissait avec ses défauts et ses qualités, personne ne retouchant notre image.

Se souvenir de la première fois où elle a écouté la voix de Barbara puis se souvenir de cette chanson : Si la photo est bonne. Barbara est née à l'époque du noir et blanc, des possibilités de ce conditionnel. Une photo pouvait, ou pas, être bonne.

Aujourd'hui, toutes les photos sont bonnes. Le conditionnel n'existe pas dans le monde numérique. Peu connaissent la chanson de Barbara. D'ailleurs, même s'ils la connaissaient, la comprendraient-ils ?

La petite fille a grandi. Elle ne va plus récupérer d'enveloppes vertes, rouges et blanches chez le photographe, ou si rarement. Les photos sont classées dans des albums nommés « events » sur son ordinateur ou son disque dur. Elles ne sont pas toutes bonnes, mais elle les garde toutes parce qu'elle ne sait ni trier ni jeter et parce qu'elle aime se souvenir.

Poser ses mains sur les mains en bois et se souvenir...

The girl in the photo must be no more than ten years old, but there she is, learning how to dance the twist from her cousin's boyfriend at the Carousel. Remember the Carousel? The dancing place opposite Popeye's, the best pizzeria in town for so many years. The dancing place was called « stereo », this was before the discos, or the clubs. Yes, and they were open on weekend afternoons, where the youngsters would hang out, having told their parents they were at the cinema with their school friends. Amy had told my aunt that we were at the «séance de 3h au cinema et après on prendra un petit snack avant de rentrer.» That gave us a good four hours at the stereo. I was insurance that we were actually going to the movies. I mean, which girl in her right mind, would drag along her ten year old cousin on a date? In the photo, I have my pageboy hair cut and am wearing clothes that would have looked good on a teenager, but what the hell, I was having the time of my life ! Especially when we would gossip about the events late into the night, curled up in the bedroom I shared with her and making plans to go ice-skating the following afternoon. Her pirouettes were the sensation of the Bristol Hotel. Having done ballet, we were quite adept at balancing ourselves on the skates. In those days, Thursday afternoons were off in French schools. She would come home for lunch from the Lycee de Jeunes filles... that was another custom back then. Everyone did that. And the ballet lessons at Madame Lecourt, just up the road from my school, LESG, just across the street from the Lycee. Oh yes, and the wonderful ice-cream at Abu Toros. The big thumbs scooping out the different flavors into the flat, tasteless

V.C.



biscuit just before cashing our money with those same big thumbs, not necessarily clean fingernails. But who cared? Hygiene was not a priority... but the yummy ice-cream was. Of course, this was only after we had gorged ourselves on kaak at break and the Pez and shoe candy from the corner store. When the service was 15 piasters, same price as a 7 up, for the short distance ; and 25, price of a Pepsi (Coke was still banned then) to go to Hamra. The cinema was the best... 60 piasters to go to the cinema on Friday, Saturday or Sunday afternoons if you sat in the orchestra, not balcony and certainly not Fauteuil Club. If you had to take a taxi to Ashrafieh, it was two whole pounds, instead of the usual one and a half. But money was not what it was all about. Things were quaint. Services had a specific route, so you knew exactly where the car was going if you got on at a particular street. Nothing would make him change his route, and all the public taxis had red licence plate numbers. There was the tramway and not even buses. No one had ever heard of colored television, calculators, gameboys, oh and speaking of television, there were three channels: 7, 9 and 11, none of which started broadcasting before the afternoon, cartoons followed by the news bulletin. Radio stations? You mean, Radio Lebanon, the only AM station... FM had not been imported to Lebanon yet. MacDonalds and fast food chains were unheard of. Our fast food was shawarma and falafel, or chicken sandwiches smeared with garlic on toasted French bread from Marrouche. What a treat! All of those memories indelibly engraved in the eyes of the little girl in the photograph.

R.A.S.

Cette photo ment. On y voit trois femmes et des enfants qui jouent à la pétanque dans une maison familiale. La montagne à l'arrière plan est belle, le gazon est vert. On dirait une famille en vacances, un dimanche à la campagne. D'ailleurs, si mes souvenirs sont exacts, c'était bien un dimanche, ce sont bien mes cousines et leurs enfants, et nous sommes bien à la campagne. Mais la photo ment. La personne qui l'a prise avait peut-être l'idée de préserver à jamais cette image comme le souvenir d'un instant de bonheur. Je soupçonne que c'est ma mère. Je vois son intention, mais je ne vois pas le bonheur.

Je peux situer la date précisément à cause du tronc du saule pleureur. Offert à mes parents pour leur 25ème anniversaire de mariage, nous l'avions planté à Faraya cette année-là. La vie dans la maison de campagne n'était pas rythmée par les week-ends de printemps ou d'été. Non. Nous y allions au premier abus et la quittions à la première accalmie. Le gazon, les arbres, les chaises longues, ce n'était pas non plus pour se reposer. Il fallait en permanence tenir compagnie à des membres de la famille plus ou moins proche, qui venaient prendre quelques jours de répit avant d'affronter la guerre qui reprenait, immanquablement.

Cette maison de campagne n'est pas non plus un lieu de stabilité perpétuelle. Il ne reste de familier dans cette photo, que le saule dont le tronc s'est épaissi. Les deux cousines, elles, sont parties avec leur famille s'exiler au Canada. Je ne les ai jamais revues. Ni leurs enfants d'ailleurs.

Je ne sais pas pourquoi les gens prennent des photos. On s'imagine qu'on les regardera plus tard avec nostalgie. Mais en regardant la photo bien plus tard, je sais qu'elle ment.

Nous avons l'air de jouer à la pétanque, alors que nous tuons le temps. Nous avons l'air d'être en famille, mais mes cousines sont devenues de vraies étrangères. Nous avons l'air de nous préparer à l'avenir mais nous restons démunis. Je regarde la photo de ces personnes que je n'ai pas vues depuis longtemps. Parmi les enfants, il y a deux médecins, un ingénieur, un drogué, deux divorcées, une accidentée de la route et un cancer du sein. Cette photo donne l'impression qu'on peut se protéger de la guerre. Mais elle ne dit rien de l'exil, de la maladie, de la mort. C'est ma mère qui l'a prise. A quoi pensait-elle alors ? A quoi pensait-elle ce matin quand elle me l'a donnée ? Pour rejouer cette scène, il ne reste au Liban qu'elle et moi.



R.A.

Elle a pris, en noir et blanc, cette photo sur la plage. Sur un fond plus clair ciel-mer-sable, une femme regarde sur la droite ; une autre, au premier plan, regarde l'objectif avec un sourire léger. Elle se souvient distinctement que leur route avait été longue pour arriver là. L'émerveillement est palpable. C'était le temps de la prise de conscience que les plages de sable, tout au Sud, valaient le déplacement. C'était une plage publique, comme il n'en restait presque plus dans le pays, sauf celles où s'entassaient depuis 30 ans les constructions illégales.

Elle se souvient de ses vacances, pendant la guerre, près de la mer. Loin du tumulte, laissée seule avec son frère et sa sœur sous la surveillance tolérante de sa grand-mère adorée. Pendant que le vent soulève le sable et les cheveux de la femme à l'avant du cadre, elle déclenche l'obturateur. Le sel se pose sur sa langue, qui goûte à nouveau le sel sur la langue de celui qui l'avait embrassée pour la première fois, le garçon de son adolescence. Le plus beau de tous. Il avait passé ses doigts sur ses seins brûlants, aussi brûlants que les derniers obus qui tombaient sur Beyrouth, en 1991. Les scorpions chantaient, le général s'exilait, les jupes étaient à pointillés, on parlait passionnément, arabe, français ou anglais selon son bord. Elle avait pressé sur le déclencheur.

La photo embrasse la plage de Tyr, dernière plage publique et unique réserve maritime naturelle du pays, aux abords d'une ville sortant tout juste d'une longue domination israélienne. Une plage qui, comparée à la cancérisation de la côte par le béton et les entrées payantes, était encore libre, lisse, généreuse. Encore libre, lisse et généreuse, elle l'était aussi, malgré son horizon entaché de mort, de vieillesse et de maladie.



D.G.

La photo en noir et blanc est celle d'une petite fille en maillot, entre ses deux frères. Le cliché a été pris au St Simon, à cette époque où les plages portaient le nom d'un saint. Elle

a sa coupe à la garçonne. Sa mère lui disait que c'était plus « pratique » à coiffer. Dans les années 60, seuls les adultes fréquentaient assidument les salons de coiffure, et leurs têtes pleines de bigoudis disparaissaient sous des casques séchoirs. Aussi, pour cette petite fille, aller dans un salon de coiffure, prenait l'allure d'un événement exceptionnel. Elle y allait juste pour se faire couper les cheveux... Elle a encore dans les oreilles la voix de sa mère qui disait au coiffeur : « Coupe, coupe encore... » Depuis, elle a toujours les cheveux courts : non pas pour l'aspect « pratique », mais parce que ça lui ressemble...

Elle porte un de ces maillots une pièce de couleur sombre, peut-être bleu marine. On a l'impression qu'il pend entre ses jambes, qu'il est trop grand. Sa mère, toujours très « pratique », comme toutes les mères de l'époque, le choisissait d'une taille supérieure, 100% coton, chez Orosdi Back, au centre-ville: le maillot servirait ainsi plus d'une année. Depuis, elle a toujours acheté des maillots à sa taille, dans des couleurs lumineuses, turquoises si possible.

Elle est là, debout, entre ses deux frères, tout près de l'eau. Ils sont très pâles : toute la journée, leur mère les badigeonne de crème Nivea, une crème épaisse et blanche. Et les étés passent sans un seul coup de soleil. Bien plus tard, elle gardera cette habitude, mais en se tartinant de crème transparente. Le résultat est le même : toujours pas de coup de soleil. Aujourd'hui, du St Simon il ne reste plus rien. La « plage » est occupée par des réfugiés. Depuis, la petite-grande fille continue, insatisfaite, à errer

de plage en plage, à la recherche du goût des tartines de « Vache qui Rit » saupoudrées de sable...

M.F.



Sur la photographie aux couleurs encore vives, on voit en gros plan une petite fille de huit ans, de profil. Elle tient une fleur à hauteur de son nez, comme si elle la respirait. L'après-midi qui précède, sa mère a joué à la poupée avec elle, la coiffant d'un chignon de danseuse bien serré. Elle porte une robe classique rayée bleu et blanc avec une large encolure carrée.

C'est l'époque où les enfants lisent les enquêtes d'Alice Queen durant des siestes écrasées de chaleur. Ensuite, ils regardent Club Dorothée à la télévision. La photographie a été faite par sa mère qui lui a fait prendre la pose. Elle est fière de se sentir importante, de poser pour ce portrait qui donnera d'elle une belle image. Comme celle du portrait peint de sa grand-mère enfant, en danseuse espagnole sur le mur du salon. La radio passe « C'est l'amour à la plage » du groupe Niagara.

M-S.L.



Le « taxi-service » nous avait déposées à l'église de la Vierge à Sioufi. Nous avons pris la montée vers l'école des Saints Cœurs.

-Mon école, dit Liliane, ravie. On dirait qu'elle s'est rétrécie. Au Canada tout est plus grand.

-C'est toi qui étais une fillette à l'époque.

Elle s'arrête et indique du doigt l'immeuble au bout de la rue où elle a passé son enfance.

Il était tel que je l'avais connu 40 ans auparavant, quand sa famille avait hébergé la nôtre au retour de notre émigration en Australie, dans un tout petit appartement que l'affection qu'elle me portait avait élargi. Style années 60, avec des balcons décorés de carreaux rouge, jaune, et bleu, l'immeuble était presque intact. Seul le dernier étage manquait. Deux obus de l'invasion israélienne l'avaient anéanti.

-Tu veux entrer dans l'immeuble ?

Elle se tait

-Entrer comme ça ?

-Pourquoi pas ?

-Mais pour aller où ?

-Au septième étage.

-Mais tu vois bien qu'il n'existe pas.

-On essaye.

L'entrée de l'immeuble n'avait pas changé.

-Même le chèvrefeuille est encore là, murmure Liliane, il n'y a guère que nous qui n'y sommes plus.

Nous rentrons dans l'ascenseur et appuyons sur le bouton du septième étage.

Rien. Nous essayons le sixième. L'ascenseur démarre.

Arrivées au sixième, nous prenons l'escalier. Là où se

trouvait le palier, il n'y a plus qu'un tas de gravas. Des bouteilles d'eau en plastique vides, une casserole trouée, une plante desséchée, une autre bizarrement verte, un bac à fleurs vide, des fenêtres démontées et entassées par terre. Nous passons au-dessus des débris et nous nous retrouvons dans l'appartement.

Sauf qu'il n'y a plus ni murs ni plafonds. Il ne reste rien hormis la vue, imprenable. L'appartement est devenu un immense balcon ouvert sur le vide.

-La chambre de mes parents était là. Le salon ici.

Liliane se retourne.

-La cuisine était là... non... là. Notre chambre était ici.

Elle pointe le doigt vers un néant.

-La chambre que vous aviez partagée avec nous... que de rigolades ! Les batailles d'oreillers toi et moi contre nos deux sœurs ! Et ton père qui ne cessait de répéter, « au lit les filles ! Ça suffit ! » Tu t'en souviens ?

Liliane rit.

-Oui, comme si c'était hier.

Nos souvenirs n'avaient besoin ni de murs ni de plafonds.

M.M.M.



C'est sa chambre préférée. La lumière qui l'anime les après-midi a quelque chose d'irréel. Et c'est justement ça qu'elle aime. Echapper à la réalité grâce aux rayons du soleil qui se reflètent sur les motifs à fleurs bleues du papier peint. Elle aime imaginer qu'au bout de ce rai lumineux, un vaisseau

spatial l'attend. Elle est assise par terre, comme à son habitude, car elle aime l'odeur de cette moquette bleue qui s'étend à perte d'horizon, dans cette chambre immense au plafond si haut. Cette odeur elle la reconnaîtrait entre mille, comme on reconnaît l'odeur de sa mère.

Elle a quatre ans et c'est la première fois qu'elle peut passer quelques heures avec sa mère à elle. Elle ne l'a plus vue ni ne lui a parlé depuis plus d'un an. Depuis ce jour où sa mère avait quitté la maison et la folie qui y régnait. Elle a quatre ans et c'est la première fois qu'elle peut passer quelques heures avec sa mère. Deux heures exactement. C'est beaucoup quand on n'a plus senti son odeur depuis si longtemps. C'est très peu quand on n'a plus les moyens de s'ouvrir à nouveau. Tout simplement parce qu'elle n'a que quatre ans et qu'il n'y a personne, absolument personne, pour l'aider à attendre la prochaine et hypothétique rencontre. Elle a déjà compris que sa mère ne reviendrait pas. Qu'elle ne pouvait pas revenir. Alors pourquoi, et surtout comment la retrouver quand elle sait qu'elle va repartir ? Elle reste assise, adossée au mur, à fixer les petits points dorés que le soleil peint à travers la fenêtre. Et elle s'envole avec le vaisseau spatial venu la chercher.

Elle comprendra plus tard que sa mère n'avait pas d'autres choix. Que c'était la seule issue possible pour échapper à la folie contagieuse. Sauf que dans cette partie du monde, une femme n'a pas le droit de se protéger des violences et des humiliations conjugales. Et que tout est réglé dans les moindres détails pour qu'elle en paie le prix. C'est même gravé dans les textes de lois. Oui. Gravé. Car depuis, rien n'a changé. Etranges coutumes. Il n'y a pas eu divorce,

mais « annulation de mariage ». Elle apprendra des années plus tard que pour les autorités religieuses, c'est comme si le mariage n'avait jamais existé. Pour elles, on ne divorce pas, on annule. Y compris tout ce qui vient après. Hop. Dix années de vie commune annulées. C'est pratique paraît-il. Et les enfants alors ? On les annule aussi ?!

M.R.





Felix Bonfils
Beirut, Lebanon, 1870-1885
Collection: AIF/ Nabila Nashashibi, Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre III La mémoire en questions.

Dans un très beau livre écrit avec Robert Bober, *Récits d'Ellis island : histoires d'errance et d'espoir*, Perec rappelle que l'inspecteur, chargé de décider si un émigrant avait le droit d'entrer aux Etats-Unis, disposait d'environ deux minutes par personne. Il posait donc une série de 29 questions, toujours les mêmes : Pourquoi venez-vous aux Etats-Unis ? Quelqu'un peut-il se porter garant de vous ? Etes-vous anarchiste ? etc. Ce n'est que si les réponses étaient jugées satisfaisantes que l'émigrant recevait le précieux tampon. Welcome to America ! De la même façon, nous avons interrogé les personnages, connus ou moins connus, de nos photos. Photos de la mémoire familiale, porteuses de tant de silences, de tant d'absences, de tant de secrets, de tant de larmes aussi.

Pourquoi as-tu décidé de te porter volontaire pour faire partie du corps expéditionnaire chargé de mater la révolte du Djebel druze en 1926 ?

Tu devais pourtant savoir que depuis un an, les combats contre les partisans du sultan Pacha Al-Arracha étaient particulièrement violents. Trois colonnes tombées en embuscade, coup sur coup, en terrain hostile. Ceux qui en avaient réchappé étaient considérés comme des miraculés, à tout le moins de sacrés veinards ; ils avaient réussi à se cacher entre les blocs rocheux d'un désert des plus inhospitaliers ...

Alors qu'est-ce qui t'a décidé à franchir le pas ?

Tu estimais sans doute que tu obtiendrais ainsi un avancement plus rapide ?

Selon ton dossier militaire, que j'ai pu consulter à Vincennes, tu t'étais engagé en 1916.

Déjà dans les trains à cette époque ?

Et comment as-tu survécu à cet enfer ?

Tu t'es dit que tu avais la baraka ou quoi ?

Ou bien encore est-ce parce que tu étais toujours célibataire que tu t'es décidé à tenter l'aventure en Orient ?

Et celui avec qui tu poses dans cette rue d'Achrafieh, c'est un ami ?

Ton dossier indique que tu es parti au bout de 15 jours pour Ghazalé. De là, tu devais superviser la réhabilitation de la ligne de chemin de fer jusqu'à Souéda. Mais, bon sang, que pouvais-tu ressentir si loin de chez toi ? Si loin de cette vallée de l'Eure qui t'avais vu naître ...

Comme moi.

Je repars demain en Afghanistan. Mon petit-fils, qui n'est pas encore né, se posera peut-être un jour à mon sujet des

questions semblables à celles que je te pose aujourd'hui, exactement de l'endroit où tu étais il y a si longtemps déjà. Que peut-on vraiment savoir de tout cela ?



Layla dis moi :
Depuis combien de temps travailles-tu chez grand-mère ?
Comment l'as-tu connue ? Tu étais très jeune alors ?
Ils te maltraitaient ? Ils t'ont carrément abandonnée ?
Bien sur qu'on est ta famille !
On est heureux de t'avoir avec nous, c'est sûr !
Oui, oui, je sais que cette robe c'est maman qui te l'a offerte ! Elle te considère comme une grande sœur...
Quel âge avais-tu sur cette photo, là ?
Et dans ta famille ils ne se sont jamais occupés de toi ?
Une bouche de moins à nourrir je comprends, mais ils ne t'ont donc jamais rendu visite ?
Et qu'as-tu fait ? Comment se sont passées les retrouvailles ?
Pourquoi as-tu refusé de les voir la dernière fois ?
Ils te manquent par moments ?
Ta vie est là, je le vois, mais tu ne penses jamais à retourner là-bas ?
Et tu resteras jusqu'à ce que je me marie ?
Et tu élèveras mes enfants ?
Et si je n'ai pas d'enfants ?
Et si je ne me marie pas ?

L.B.

Pourquoi es-tu assis sur ce banc, seul, le dos tourné à la mer ? Tu es chaudement habillé. Est-ce que c'était en hiver ? Ou bien la veste que tu portes, est-elle celle que tu mets en toute saison ?

Qui prenait la photo ? Ton fils ?
Ta canne est dans un coin. La photo était-elle prise après ton accident l'an dernier, ou bien est-elle récente vu que tu ne marches plus, depuis, qu'avec une canne ? Cette canne t'encombre t-elle ? Tu ne t'en es jamais plaint.
Tu tournes le dos à la mer. Est-ce que la vue des barques te lasse ou bien est-ce mon frère qui attire ton attention avec ses histoires drôles ?
Est-ce que tu comprenais ce qu'il te racontait ? Dis-moi seulement, étais-tu à ce moment-là, conscient d'être là, dans ce port ? Dis-moi seulement si tu étais heureux, conscient d'être heureux, ou bien était-ce déjà trop tard ?
J'aime à penser que tu étais, ce jour-là, entièrement à l'écoute de ton fils
Et que si maintenant tu ris tout le temps pour un rien, c'est juste parce que les histoires drôles qu'on t'a racontées te reviennent en mémoire...

M.F.



Déjà ? Ca fait déjà trois ans que tu n'es plus ? Pourtant, tu es si présente. Au coin de chaque soupir, au fond de chaque sourire. Tu t'es tue pour toujours, mais sais-tu que j'entends encore tes éclats de rire ? Tu es rayonnante sur cette photo de

M.C.

Baalbek. C'est tellement toi. Les bras grands ouverts, c'est toute ta générosité que tu nous donnes à voir.
Tu étais avec qui ? Et c'était combien de temps avant ta maladie ? Et cette bandoulière que tu portes, c'est celle que je t'avais ramenée du Pérou ? Tu es partie sans dire au revoir. Pensais-tu vraiment que tu allais t'en sortir et qu'on allait se revoir ? J'attendais impatiemment de te retrouver en Espagne. L'avais-tu senti ? Mais ton corps t'a lâché avant que je n'arrive. Au fur à mesure que la maladie s'emparait de ton corps, je n'osais plus soulever les sujets importants. Je sentais bien que tu ne voulais plus parler. Qu'est-ce qui t'en empêchait ? Est-ce le temps de ta fin qui traçait ses sillons jusque dans les rides de ta peau si subitement vieillie ? Sais-tu seulement le vide que tu as laissé derrière toi ?
As-tu reçu les messages que j'ai écrits dans le sable du désert de Sabria en Tunisie ? Moi je reçois les tiens. J'ai appris à décoder les signes.

M.R.



Que fais-tu maman ? Tu souris ? Ne vois-tu pas que devant toi tout est détruit ?
Qui a cassé nos vitres, déchiré nos rideaux ?
Qui a volé nos meubles, piétiné nos photos ?
Tu as vu ma chambre dont le papier peint au motif de vigne se détache du mur mais refuse de tomber ?
Les voisins, que deviennent-ils ?
La dame du rez-de chaussée qui n'arrêterait pas de gronder

son fils ?
Et celle du second, avec son chien unique en son genre à l'époque ?
Le voisin du quatrième dont le père a été kidnappé ? Est-ce qu'ils vont le lui rendre ?
Quels bruits entends-tu de notre balcon ? Le trot des chevaux de l'étable d'à côté dans leur promenade de l'après-midi ? Le chant des cigales ? L'appel du vendeur de glaces ?
Non ? Rien ? Même pas des tirs ?
C'est donc le calme total ? C'est pour cela que tu es contente ? Où parce que sur le mur grimpe le bougainvillier ?

L.E.Z.



Tu sais, ta jambe coupée me rappelle celle du père de Mamie. On m'en a souvent parlé quand j'étais petite et j'aime bien voir sa photo. Regarde. Il était de France, lui ? Mais comment est-ce qu'il est arrivé en Algérie ? Pourquoi ? Et en tant qu'Italien, il était facile d'émigrer là-bas ? Mais pourquoi Mamie nous dit toujours qu'elle est pied-noir, italienne et espagnole ?
Sa mère et son père se sont connus à Alger ou à Oran ?
Et tes parents à toi, pourquoi ont-ils quitté Paris pour Alger ?
Tu travaillais en Algérie ?
Dans le garage de ton beau-père ?
C'est pris devant son garage, cette photo ?
C'était facile, votre vie là-bas ?

Vous entendiez bien avec les Arabes ?
Mais pourquoi tu votes Le Pen maintenant ?

M-S.L.



Chapitre IV Travaux pratiques.

Perec, encore lui, nous invite à interroger sans cesse l'espace où nous vivons, à ne jamais l'accepter comme une évidence. Nous nous proposons ici de tenter cette aventure et d'appréhender la Méditerranée par le biais d'une série de travaux pratiques. Il s'agira donc, non pas de décrire cet espace méditerranéen, ni même une fraction de celui-ci, mais de suggérer par une série d'exercices, des façons de faire, des attitudes, des activités qui permettraient de s'en approcher, de s'en imprégner, de commencer peut-être sinon de le comprendre, du moins d'en goûter les saveurs, les brûlures et les contradictions.

Si vous souhaitez appréhender la Méditerranée, penchez-vous d'abord sur le sens de ce terme : entre les terres. Ouvrez grand les bras dans le prolongement des épaules, cambrez-vous et touchez les deux extrémités du mot. Ramenez ensuite vos bras vers vos cuisses, puis remontez-les au centre en un geste de prière. Inspirez, ouvrez un atlas, expirez. Branchez votre index droit à un enregistreur graphique. Promenez-le sur l'immensité de ce bassin. Que votre doigt en dessine largeur et longueur.

Vous avez donc devant vous les bases du mouvement méditerranéen. Débranchez l'appareil. Observez bien toutes les sinusoïdes. Vous pouvez alors tenter votre première danse au rythme des noms suivants : Dubrovnik, Cythère, Gallipoli, Izmir, Lattaquié, Haïfa, Rosette, Tobrouk, Zuwara, Sfax, Tizi Ouzou, Melilla, Almeria, Valence, Narbonne, Livourne, Crotona. Selon les sonorités des noms, le mouvement est ample ou serré, doux ou tranchant : arabesques des bras ou concentration subtile sur des rotations de poignées ou de chevilles, ronds de jambe et orteils pointés...

Inspirez à Dubrovnik, faites des pirouettes à Cythère, expirez à Gallipoli, exécutez quelques battements et pas de basque à Izmir, une danse du ventre élégante accompagnée de légers haussements d'épaules à Lattaquié, reprenez votre souffle à Haïfa. Reliez Rosette et Tobrouk par de grands écarts, roulez sur vous-même jusqu'à Zuwara où vous mélangerez flic-flac et pas de chat, attrapez un passant par le bras à Sfax et entraînez-le dans un pas de deux.

Improvisation et danse libre à Tizi Ouzou, suivies de respirations à Melilla, et d'échauffements des genoux, poignets et

cou à Almeria. Là, vous êtes prêt pour une sevillana à danser entre Valence et Narbonne : corps qui se déplace d'avant en arrière, bras bien tendus, épaules basses et cou allongé, talons qui frappent le sol et qui en remuent la terre. Sur les dernières notes, saluez et mettez-vous en marche tranquillement de Livourne à Crotone, où vous vous laisserez entraîner en toute confiance dans une tarentelle légère avant de vous étaler sur la plage et de savourer les possibilités géographiques de votre corps brun dans l'espace bleu. PS : Au cours de la chorégraphie, ne pas oublier :

- de bien regarder où vous posez les pieds et de fixer un point au moment de tourner ;
- d'ouvrir les oreilles pour écouter les langues inconnues qui peuvent inverser ou interrompre votre mouvement ;
- d'ouvrir la bouche et le nez pour inhaler les odeurs et les goûts qui donneront une émotion discrète ou plus marquée à l'expression de votre visage ;
- de toucher toute matière minérale ou végétale afin de cultiver et de préserver votre souffle.



Pour savoir d'où je viens, il te faudrait apprendre à marcher tout en restant immobile, regarder le soleil se lever et se coucher alors que tu es toujours assise au même café, laisser ton ombre girouette égrener les heures et ton esprit vagabond se dorer au soleil de la Méditerranée. Ne pas avoir peur des inconnus qui parfois t'aimeront plus

que tes amis, accueillir avec le sourire ceux qui ne vivent que pour demain et ceux qui n'ont jamais quitté leur hier. Pour savoir d'où je viens, il te faudrait ouvrir les yeux aux couleurs qui n'ont plus cours ici, aux habits que tu croyais relégués dans les pages du Larousse, aux maisons en pierre de taille et aux gratte-ciels. Pour savoir d'où je viens, il te faudrait fermer les yeux pour oublier la misère des enfants, pour exorciser la richesse assassine, pour ne pas t'attacher à cette terre aux mille sortilèges. Il te faudrait fermer les yeux pour laisser les sons de la mer bercer ton âme, écouter le muezzin se marier aux cloches, le vendeur de kaak t'interpeller, les sonneries incessantes des portables te harceler, et te demander comment tous ces bruits peuvent se marier dans le silence des obus qui se sont tus. Pour savoir d'où je viens, il te faudrait fermer les oreilles pour ne sentir que l'odeur du thym dans la montagne, de l'iode au bord de mer et du mazout en ville. Pour savoir d'où je viens, il te faudrait siroter un café arabe, turc, arménien ou grec et goûter l'amertume de l'histoire sur ta langue. Il te faudrait goûter à la baklawa, la halaweh, l'eau de rose et le moughly et garder dans ta bouche toutes ces promesses de bonheur. Pour savoir d'où je viens, il te faudrait livrer ton corps aux caresses de la brise maritime, ta peau aux baisers du soleil, ta chevelure au vent. Pour savoir d'où je viens, il te suffirait de m'aimer.

V.C.

G.H.

Passer une journée avec un enfant de la rue et vendre avec lui des chicklets ou des gardénias. Partager un repas avec un réfugié irakien. Se déplacer uniquement à pied ou à vélo. Rentrer dans une ancienne maison abandonnée et y passer toute une après-midi à dessiner et à rêver. Partager la journée d'un gendarme de la circulation sur la corniche Mazraa. Jouer au trictrac avec le vieux propriétaire de la dekkeneh d'en face. Participer à une réunion avec un groupe de jeunes de 20 ans qui veulent sauver le patrimoine architectural libanais. Célébrer la réussite au brevet du fils du voisin, à coup de feux d'artifices. Accompagner une vieille dame dans les dédales de l'EDL pour l'aider à payer sa facture. Enfin, ne pas oublier quand même de retrouver Yasmina chez Aishti pour le shopping hebdomadaire.

M.R.



Regardez sous les matelas des grands-mères, vous y trouverez des trésors : lettres, photos et souvenirs qui s'endorment.... Regardez aussi sous leurs lits, cachez un peu moins discrète mais qui promet quelques surprises. Fouillez dans les tiroirs, ouvrez les armoires, ressortez de leur mémoire ce qu'il y a de plus beau.

Montez dans les greniers, balayez la poussière, elle vous révélera tant d'histoires cachées, de rêves et de secrets... Consultez le jasmin à l'arrière les maisons, il en dira long sur les petites filles enfilant ses fleurs fragiles pour en faire des colliers et pour sentir bon. Faites la cueillette des olives au sud, partagez avec le paysan sa « mjadarra », son pain et ses olives puis reposez-vous sous l'olivier. Entrez dans les cuisines où les repas se préparent pendant des heures et se dégustent des après-midis entiers. Buvez le thé méridional à deux étages où l'eau bout au premier, et où les brins de thé chauffés au bain marie attendent impatiemment au second, de se mélanger à l'eau bouillante et de se déverser dans la tasse de l'après-sieste. Trempez-y, je vous le conseille, du « kaak » ou des biscuits Ghandour et ajoutez du sucre à volonté... Oh douce saveur de mon enfance ! N'oubliez pas, en partant, de boire de l'eau fraîche dans la cruche en terre cuite placée à côté de la fenêtre...

L.F.Z.



Prendre un taxi à Beyrouth, à Alexandrie, au Caire et à Barcelone. Commander un café turc à Athènes, grec à Antalya, un expresso à Beyrouth et un café libanais à Venise. Parler libanais à un Syrien et syrien à un Libanais. Danser la dabké à Batroun, le sirtaki à Rhodes et le

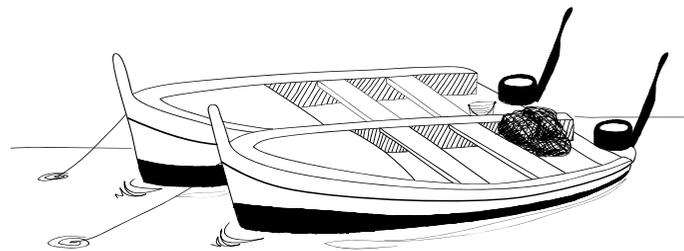
flamenco à Malaga.
Dire Israël au lieu d'entité sioniste et Hezbollah au lieu de terroriste.
Observer les canons de la pudeur à Hart Hreik et à Achrafié.
Commander un taboulé à Nice, à Tunis et à Byblos et déguster trois salades complètement différentes.



Prendre sa voiture, une vieille BM, customisée avec des phares de Porsche et des autocollants représentants des flammes sur les portes.
La choisir décapotable, rien que pour la frime.
Vérifier quand même que le mécanisme fonctionne et qu'avec les orages inattendus, on ne risque pas de retrouver ses cheveux gominés tout raplapla.
Ajouter plusieurs baffles et mettre le son tellement fort que le seul passant qui continuerait à sourire s'avèrerait être sourd.
Placer une main à l'extérieur, avec l'ongle de l'auriculaire assez long pour indiquer que l'on n'exerce pas de métier manuel.
Placer l'autre main sur le klaxon et appuyer soit selon un rythme précis pour signifier son appartenance à un parti, soit de façon ininterrompue, juste pour dire qu'on existe.
Porter des lunettes sombres, surtout pas sur le nez mais avec la branche dans la bouche.

Les enlever juste quand il faut pour siffler une jolie fille qui passe.
Faire le tour de la corniche, encore et encore...
Et quand d'autres marchent ou courent, se rencontrent ou se quittent, prendre l'attitude épuisée d'un sportif qui vient de gagner un marathon et qui doit faire un dernier tour de terrain sous les acclamations.
D.G. Parler au téléphone le plus souvent possible, même si il n'y a pas d'interlocuteur à l'autre bout du fil.
Et quand le soleil vient de se coucher, rappeler une dernière fois sa mère pour lui dire qu'on rentrera à temps pour le dîner et qu'elle ne s'inquiète surtout pas...

M.F.



Chapitre V Récits de vie.

Comment décrire ? Comment raconter ? Comment regarder ? Tranquillité factice des photographies, figées dans l'évidence trompeuse de leur noir pas si noir et de leur blanc qui vire au gris, ou dans la nostalgie facile d'une tonalité sépia attendrissante. Comment aller au-delà ? Comment traverser le miroir qu'elles nous tendent ? Comment ne pas se contenter de ce qui nous est donné à voir, de ce qu'on savait d'avance ou de ce qu'on croyait savoir ? Comment retrouver un peu de ce qu'ont été ces vies dont il ne reste rien ou si peu, résumées dans un nom, un lieu, parfois une date, et quelques rais de lumière sur une page ? Comment restituer les espoirs, les bonheurs, les enthousiasmes, les combats, les exils et les déceptions ?
Nous nous y sommes essayé, en nous approchant lentement de ces clichés, en nous y noyant parfois tant leur profondeur, soudain révélée, peut donner le vertige. Et sous la plume sont nés, parfois, des récits.



Saint Georges bay
Aziz Zabbal, Ain el Mreisseh, Beirut, Lebanon,
AIF/ Roberte Zabbal Sawaya, Copyright © Arab Image Foundation

Aucune photo ne peut représenter le gâchis de ma vie mieux que celle-là. Le gâchis de ma vie et le gâchis de tout ce qui nous a entouré, lui, moi, nos enfants, la famille, le pays. Lui pour commencer. Attablé comme tous les après midi pour sa pause goûter. Il mangeait des fruits et des gâteaux. Comme je n'aimais pas les douceurs, je le regardais, du haut de mes 15 ans, couper sa pomme en quartiers, l'éplucher, poser la peau à même la table en bois, et croquer à grand bruit. Il était heureux, et le faisait entendre. Puis il passait à la poire, aux prunes, et aux petits gâteaux. Il mangeait tellement que je n'avais pas le temps de m'apercevoir que ça lui tenait lieu de conversation.

Ce jour là, il m'avait demandé d'emprunter l'appareil de mon père. Il voulait envoyer à sa mère une photo de moi. Pour qu'elle soit heureuse pour lui. Comme à son habitude, il était occupé à manger et c'est moi qui ai pris des photos de lui. Que ma mère a eu l'occasion de voir et n'a pas du tout aimé. Elle n'a apprécié ni son vieux képi, ni son costume chiffonné, ni sa moustache incolore, ni même les galons au bas de sa manche. S'il était officier, m'avait-elle expliqué, il aurait eu des galons sur les épaules, et il mangerait avec une fourchette. Rien dans la photo n'avait échappé à la vigilance critique de ma mère, jusqu'à sa façon de s'asseoir en coin de la table, le pied en bois sculpté entre ses jambes écartées. Elle avait même noté que sur cette table, sans nappe, sans assiette, sans serviette, il mangeait seul, ne me proposant même pas une tasse de thé, une limonade. Le danger de la mauvaise éducation, c'est qu'elle est contagieuse. Elle en voulait pour preuve mon chapeau, acheté à grand prix, et qui était négligemment posé sur une

chaise à portée des vagues. Mon père quant à lui affirmait que le comble de l'avarice n'était pas seulement de ne rien partager, mais de lésiner sur ses plaisirs à soi. Manger des fruits, boire de l'eau, quelle misère ! Ensemble, mes parents se félicitaient de ce que nous étions les seuls imbéciles dans cette gargote pourtant populaire, sous la terrasse de laquelle se déversaient les égouts de Beyrouth.

Il avait quand même pris une photo de moi ce jour là. Mais nous étions arrivés en France avant elle. Je suis arrivé au village assez enceinte. Sa mère avait l'air surprise de me voir. « Vous n'êtes pas comme il a dit ». Je voulais bien la croire, puisque moi-même j'avais découvert son âge en signant le registre de mariage, son grade sur les tickets d'embarquement, et maintenant je me trouvais dans une ferme minable qui devait me tenir lieu de manoir. Le mensonge n'avait pas duré longtemps. Puisqu'il était mort en Algérie. Il avait quand même pris le temps de me faire quatre enfants, dont des jumeaux. Il m'avait laissé le temps de rompre avec ma famille, et d'apprendre à gagner ma vie, difficilement, dans un bureau d'import / export où mes quelques mots d'arabes avaient servi.

Sa mort avait été un soulagement. J'avais pu quitter définitivement cette Provence très belle mais inconfortable, pour aller emménager dans le pied-à-terre parisien de mon oncle Albert. Je n'ai pas su comment mes parents ont appris mon veuvage, mais ils se sont mis à m'envoyer tous les mois juste assez pour payer la scolarité des enfants et des vêtements chauds. Le reste, j'ai dû le gagner à coups d'heures supplémentaires et d'indemnités sur des congés jamais pris. Les premiers jours, sa mort a été source d'espoir. Je me

suis mise à rêver de retour au Liban. Je me suis surprise à m'imaginer de nouveau dans cette ville, habitant la maison familiale à deux étages, au toit de briques rouges. J'ai revu les ballades sous les arcades couvertes du centre ville ; elles mènent tous droit aux cafés de la baie Saint Georges, où l'on sent l'odeur de la mer, où l'on entend le clapotis des vagues sur les pilotis, où l'on distingue le murmure d'hommes et de femmes à l'aise dans leurs vêtements, à l'aise dans leur vie, à l'aise dans toutes les langues.

J'ai espéré tout cela inutilement. Mes parents n'ont jamais accepté de me revoir. Avant sa mort, mon père m'a envoyé une petite note soulignant que, quels que soient mes ressentiments, il s'en allait avec la certitude de n'avoir jamais manqué à ses devoirs vis-à-vis de moi, ou de mes enfants. Voilà pourquoi j'ai élevé mes enfants davantage dans l'amour que dans le devoir.

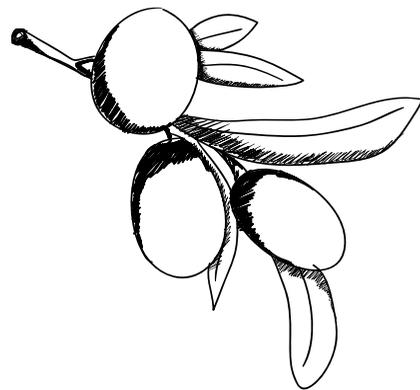
De ma mère, de sa famille, je n'ai eu aucune nouvelle. J'ai cherché à reprendre contact, durant la guerre civile.

Mes enfants devenus adultes, gagnaient assez pour que moi-même j'aie du surplus. Il me semblait normal d'envoyer à la famille sous les bombes ce qui pourrait lui manquer. Mais je n'ai pu retrouver personne. Même plus tard, quand la poste a été rétablie, quand les téléphones fonctionnaient à nouveau, j'ai tenté de reprendre contact sans succès.

Mais enfin, me voici avec toi, ma petite nièce. Il a fallu ce terrain que nous possédons en commun, dont j'ai hérité par la négligence de ma mère, pour que vous cherchiez à me retrouver. Je suis d'accord pour le vendre. Parce que tu vois, toutes ces années plus tard, il ne reste rien du Liban que

j'aime. Regarde bien cette photo. Tous les hôtels sont détruits, toutes les maisons ont été remplacées par des immeubles impersonnels. Même les tables et les chaises en bois ont été remplacées par du plastique. De toute cette image, la seule chose qui demeure, est l'odeur nauséabonde des égouts que personne n'a pensé à rénover....

R.A.



Il semble écrasé par le poids des tapis chargés sur son épaule et son regard cherche où poser le pied pour ne pas chuter. Pourtant derrière le vieil homme, quelqu'un court sans souci de la pesanteur, ni du sol glissant.

Deux autres hommes marchent assurément, encore des porteurs aux sandales usées sans doute. Et cette échelle adossée à la façade, devant l'échoppe, à quoi sert-elle aujourd'hui ? Les rails du tramway vont finir par disparaître sous la terre mouillée et boueuse.

Cette rue noire et pluvieuse raconte bien le quotidien harassant des travailleurs, commerçants ou commis. Mais ne dit rien du regard des hommes, de leur plaisir ou de leur soumission.

Quelle expression cache cet homme besogneux à la barbe longue ?

Il vient de traverser, avec toute la lenteur de son âge, la chaussée humide.

Il a traversé la vie en changeant de quartier. Il va chez sa fille pour la première fois.

Quand elle s'est mariée, elle a dû fuir, terrorisée par son père. Et aujourd'hui, elle porte dans son ventre le fruit de ses amours. Et lui, le père au regard bas, que peut-il dire ? Juste lui porter ces tapis chargés de pardon.

Il ne sent plus la lourdeur de sa charge, une perspective heureuse allège ses pas. Dans quelques jours, il sera « jeddo ».

M-N.J.F.

Porter in Beirut
Anonymous, Beirut, Lebanon, 1910's
AIF/ Rami al Nembr, Copyright © Arab Image Foundation



Nazih Abu Daher at his store where he sells brooms, rope and filters. Souk el Bezerkan, early 1950's. Hashem Madani, Studio Shehrazade, Saida, Lebanon, 1950-55 AIF/ Hashem Madani, Copyright © Arab Image Foundation

Le photographe était revenu le lendemain matin lui remettre une enveloppe brune. A l'intérieur, une photo orpheline : dix centimètres par quinze, en noir et blanc. La seule et unique photo de sa vie. En ce temps là, on se faisait photographe « pour le passeport » or il n'était jamais sorti de Saida. En ce temps là, on se faisait photographe « pour le mariage » or il était resté célibataire. Il avait pris soin de sa mère jusqu'à la fin de ses jours.

Sur la photo, il est debout sur le pas de la porte, à la gauche du magasin. Il est intimidé par ce « Franji » qui lui a si gentiment demandé de poser. Il a encore tous ses cheveux. Une belle tignasse noire, sans raie, qui encadre ce beau front que sa mère, Dieu ait son âme, aimait à embrasser chaque matin avant qu'il ne sorte. Il n'est jamais allé à l'école, il n'est pas très intelligent, mais il a bon cœur, il est honnête et il ne décevra pas son oncle qui lui a confié le magasin. Il est debout entre les cordages, les balais et les passoirs. Le magasin est très petit, deux mètres de largeur, un mètre de profondeur à peine, et lui sur le pas de la porte. Il regarde de biais. Le photographe lui a expliqué qu'il ne fallait surtout pas regarder l'objectif. Il fixe de ses yeux la main gauche levée de son interlocuteur. Elle est jolie la bague qu'il porte à son annulaire, de l'or solide avec un gros cabochon vert. C'est la mode à Beyrouth peut-être, mais lui n'est jamais sorti de Saida.

Il porte une chemise d'une blancheur impeccable. Il a toujours aimé être propre. La blancheur de la chemise contraste avec les taches sur le sol et sur les étagères en bois. Mais ces taches datent du temps où le magasin appartenait à un autre de ses oncles ; on y vendait de l'huile d'olive, de la

margarine de Naplouse et des épices d'Inde. Il avait essayé en vain de les faire disparaître. Le seul remède valable : les cacher sous des balais judicieusement posés contre les étagères en bois et se tenir debout à longueur de journée sur la tache immense qui orne désormais la dalle. Le magasin est petit et il a disposé à portée de main un balai en paille fine, un balai en paille épaisse, un cordage et un tamis. Ainsi, il arrive à servir ses clients sans bouger, sans rien révéler de cette saleté qui souille son être même.

Il porte un costume à chevrons, quatre boutons noirs. Maintenant la mode est au ... il ne sait pas trop à quoi vraiment, mais sûrement pas à ça ! Il n'est jamais sorti de Saida pour le savoir. Le costume est à la fois trop grand et trop petit. La jaquette et le pantalon sont trop longs, les manches trop courtes. Il appartenait à son père. Il n'arrivera jamais à prendre la place de son père, même si on lui en fait endosser les habits. Son père était un vrai « abaday », que Dieu ait son âme.

Il a tenté de mettre ses mains dans ses poches mais le photographe lui a demandé de ne pas le faire. Alors à la dernière seconde, il a croisé les mains pour cacher ses ongles trop noirs. Il a aussi caché sa chaussure gauche derrière son pied droit, la pointe en était usée.

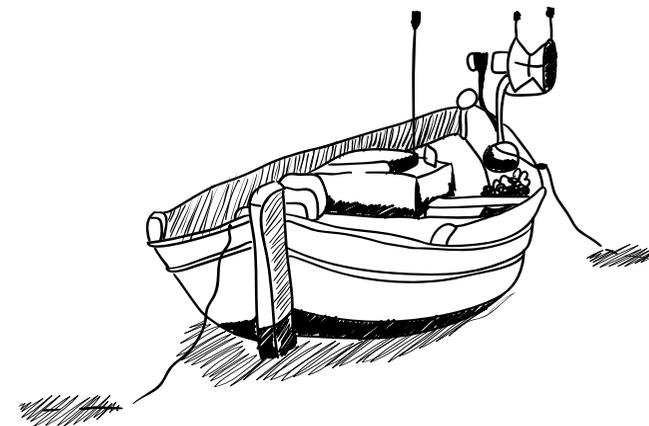
Il s'en rappelle comme si c'était hier. C'était le 31 janvier, le calendrier à feuilles détachables accroché sur la porte en fait foi. Il n'était pas allé à l'école mais le sheikh lui avait appris à lire. Il aimait, en fin de journée, détacher la feuille, la retourner et déchiffrer la maxime du jour, la petite anecdote ou la leçon de morale. Lorsqu'il regarde la photo, il entend sa mère lui répéter : tes yeux, tes sourcils, ton nez, ta bouche

sont aussi beaux que ceux des femmes, mon fils, que Dieu te garde, mon fils au grand cœur !

Il n'a plus jamais revu le beau photographe dans son habit en lin blanc.

Il embrasse la photo et la remet dans son enveloppe brune. C'était il y a longtemps déjà. Au temps où l'on ne parlait pas de ces choses là.

G.H.





Maameltein littoral,
Marie el Khazen, Maameltein, Lebanon, 1920's
AIF/ Mohsen Yammine, Copyright © Arab Image Foundation

C'est le soir ou le matin sans doute.
Il y a peu de luminosité, mais un rayon de soleil parvient à creuser son sillon déjà, encore, de la barque au rocher. Peu importe le temps. Un groupe d'une vingtaine d'hommes serrés les uns contre les autres au bord de la mer. La plupart sont coiffés d'un tarbouche. Des notables ? On ne voit pas de fusils.
A une dizaine de mètres de la rive, une barque avec deux hommes, une femme et un enfant à son bord. Tous attendent.
La mère répudiée a tenté de récupérer son enfant. Plusieurs hommes du village regardent vers l'arrière, car ils viennent d'apercevoir le chef du clan qui arrive.
La scène se passe dans les années vingt, dans la baie de Jounieh, à Maameltein exactement. Quelques années plus tard le fameux casino du Liban s'élèvera fièrement au-dessus de cette même plage. Désormais, l'on y rencontre facilement de jeunes femmes venues d'Europe de l'est, le climat sans doute ... Il y a des lieux comme ça, prédestinés dirait-on aux transactions de toutes sortes ...
L'homme qui arrive, donc, ce chef, dira après un long moment de silence qu'il les laisse partir. Et la mère, et l'enfant. Pour la communauté rassemblée, il renie ainsi publiquement son fils. La mère est la seule à savoir qu'il n'a pas d'autre choix s'il veut éviter le scandale. Elle l'a prévenu, et s'il ne les laisse pas partir, une de ses proches dévoilera la vérité. Derniers regards.
Dernière photo de l'enfant.

L.B.



Marie el Khazen - Beirut port.
Marie el Khazen, Beirut, Lebanon, 1920's
AIF/ Mohsen Yammine, Copyright © Arab Image Foundation

Je fais toujours confiance à mon instinct. La première photo que mes yeux ont vue est celle de Marie el Khazen sur le port de Beyrouth, dans les années 20. J'ai rapidement regardé les autres clichés mais cette femme seule, dans sa robe noire, appuyée contre le ciel et la mer était la seule qui comptait.
Et puis j'ai compris. La fulgurance de la mémoire, la puissance de l'instinct, qui me prouvent encore une fois que rien n'arrive par hasard, m'ont fait choisir cette photo parce que Marie el Khazen a le visage large et un peu sévère des femmes de la famille de mon père, en particulier de Téta, qui venait sans doute à peine de naître quand Marie El Khazen a été photographiée perchée sur cette bitte d'amarrage.
Une femme du monde, comme l'indique son nom de famille, en équilibre incertain sur un piédestal trop haut pour qu'elle ait pu s'y installer seule, engoncée qu'elle était dans une robe trop étroite. On l'a probablement portée. Son visage fermé laisse penser qu'elle n'est pas à son aise. Sa main droite cherche un appui qu'elle ne trouve pas. Son regard, deux taches sombres sous un large front, semble dire : « Dépêche-toi, j'ai peur ».
Sa robe se confondrait avec la bitte d'amarrage si sa jambe claire ne se détachait sur l'arrière plan foncé. On devine l'autre, sagement ramenée sous la première. Et l'on constate avec amusement qu'elle garde ses bonnes manières : le dos droit, les jambes croisées, le regard franc mais retenu, un sourire léger qui ne découvre pas les dents.
Quel âge a t-elle ? Dans les milieux bourgeois, les jeunes filles ressemblent vite à des femmes d'âge mûr, prêtes à

trouver un mari et à enchaîner les grossesses sans se départir du masque qu'arbore Marie el Khazen dans cette posture pour le moins inconfortable.

Elle est au bord de l'eau et à quelques mètres derrière elle, se trouvent deux embarcations. L'une, celle qui touche le bas de sa robe, est une barque de pêcheur. Un homme y tient de longues rames tandis que son compagnon, penché sur l'eau, plonge ou ramène un filet. L'autre est un bateau de plaisance ou de tourisme. Coquette tente contre le soleil, mais sans occupant.

Sur la ligne d'horizon, un remblai de grosses pierres sur lequel sont placées, en lettres capitales, des mots. A l'œil nu, je distingue « arrivée », « Beyrouth » et « votre ».

Sur cette photo mal cadrée, un bout de mur en béton ouvre la lecture sur la gauche. Mais à mieux y regarder, la perspective le fait ressembler à un battant de porte qu'on aurait poussé pour découvrir cette vue du port de Beyrouth dans les années 20. Nostalgie d'un temps inconnu, que je rêve de transformer en présent, même si le visage de Marie, j'en suis sûre à présent, tente de m'en décourager.

D.G.

Quatre jeunes femmes en maillot de bain, posent à demi-assises. Elles sont au bord de l'eau, sur la plage de Ajram à Beyrouth, un 8 août 1920. La photo est sépia. Les maillots de bain, une pièce de couleur unie et foncée, s'arrêtent juste au dessus du genou. Ils sont à peine décolletés et assortis d'un bonnet de bain. Même uniforme pour ces quatre femmes et pour toutes les autres qui, à cette époque, bravent en petite tenue une société conservatrice qui les étouffe.

La plage semble minuscule puisqu'à moins de cinq mètres derrière elles, se dresse un mur en pierres anciennes. Sa hauteur qui dépasse largement le cadre de la photo, donne à cette plage un côté intime diraient les romantiques, un côté sectaire proclameraient les féministes. Le mur ancien est prolongé par un autre plus récent, fraîchement enduit et peint en blanc. Ce qui aurait pu n'être qu'un hasard de la géographie s'affirme, par ce prolongement, comme une évidente volonté de cacher, reclure ou isoler. A la pointe de ce nouveau mur, deux hommes se tiennent côte à côte, mains dans le dos, dans une pose de détente factice, et pointant leur nez vers le large, ils épient du coin de l'œil cette plage dont ils sont exclus.

En approchant son regard du petit groupe de baigneuses, on remarque que trois d'entre elles, assises en première ligne, sourient au photographe amusées. La quatrième, plus mince, plus fragile peut-être, se trouve légèrement en retrait, cachée par ses compagnes. Elle ne sourit pas, elle penche la tête dans une moue fatiguée, bien trop triste semble-t-il pour son jeune âge.



Women swimming at Ajram beach.
Anonymous, Beirut, Lebanon, 1920's
AIF/ Choucair Azar, Copyright © Arab Image Foundation



En effet, des quatre sœurs Frangieh, c'est la cadette. Celle qui portait l'espoir de toute une famille d'avoir enfin un garçon. Dans les jours qui suivirent cette naissance ratée, sa mère commença à disparaître, à se consumer. Peut-être se sentait-elle seule responsable de son incapacité à donner un héritier à la famille. Peut-être savait-elle qu'elle ne supporterait plus le regard de son mari, ce regard qui la condamnait à coup sûr. Peut-être savait-elle qu'elle ne survivrait pas aux ragots de sa belle famille, de sa propre famille, de toute une société. Quoi qu'il en soit, elle décida de mourir la semaine qui suivit l'accouchement. Et voilà cette quatrième sœur, Khatima, qui porte dans son nom et dans son regard cette double malédiction : celle d'être née femme, et celle d'avoir, par son existence, mis fin à celle de sa mère.

A.L.

The three sisters, all in their twenties, pose on the roof of their summer home at Mandara on the Mediterranean, a few kilometers outside of Alexandria. They lean against an unpainted brick wall. They are all laughing while their mother, delighted to see her girls so happy, struggles with the unfamiliar camera to take the picture. The eldest sister carries her two-year-old child, whose arm is draped around the neck of her aunt. The child is smiling at her young aunt, whose face is turned toward her.

The older sisters are dressed in long brightly-colored print summer dresses. The youngest wears a white shirt and a diagonally striped skirt that barely reaches her knees. Her curly brown hair is stylishly cut, but not styled. She is going swimming and did not bother going to the hairdresser. It is a hot, bright, carefree day. The week ahead is going to be full of excitement. The middle sister, Eva, is getting married to a handsome captain from their home island, Chios. Captain Manellis met his young bride while the Sendonas family was spending the summer in their village of Thimiana, in Chios. The island is one of the bigger Greek islands, just off the coast of Turkey. In fact you can see the lights of Chesme, near Smyrna, from the port. Thimiana is a village a few miles away from the capital. Pandelis Sendonas was a young child when the earthquake hit Thimiana in 1881 and destroyed their home. His father sent him to Alexandria to work with his eldest brother in the cotton business. Meanwhile, another Chios family was getting ready to bid farewell to their child. Katerina Vasilliathou had finally succumbed to the entreaties of her childless sister in Alexandria and accepted to send one of

her daughters, Maria, to live in cosmopolitan Alexandria and learn Italian.

A few years later, Pandelis and Maria met and married. By then Pandelis had bought a shop on Rue Fouad, one of the busiest streets of Alexandria, and had established a flourishing tobacco business there. He had two sons and three daughters. His eldest daughter, Dora, had been married to her second cousin and lived in Damanhour. She had given Pandelis and Maria a granddaughter who was the joy of their lives. Now their second daughter was getting married. Their only disappointment was that she would be leaving Egypt to move to Chios permanently.

The three sisters were delighted at the prospect of the wedding. Dora had gotten permission from her husband to go to Alexandria and stay with her parents while the wedding preparations were underway. She was overjoyed at the prospect of leaving provincial Damanhour. She couldn't wait to go to the Orosdi Bac department store to check out the newest styles and fabrics for her, and clothes for her little girl. The sisters had spent the last few weeks in a whirlwind of planning, shopping, and packing. Eva's trousseau was ready, and all the embroidered table cloths, bedsheets and pillow covers had been packed in the big trunk. The cream-colored hand-made bedcover – Maria Sendonas had crocheted one for each of her daughters - was also carefully folded so it wouldn't acquire any permanent creases. Silk and satin nightgowns in delicate ivory, pink and blue were delivered the day before. Eva's dark blonde hair had been cut and permed. And here they were, hugging and laughing at Mandara, getting ready to spend the day in the sun,

the sand and the sea. It would be years before the three of them were together and laughing again.

M.M.M.



Sendonas Sisters, Egypt, 1945
[family archive]





The Khazen family on the bay of Jounieh
Gulbenk
Jounieh, Lebanon, 1954, Collection: AIF/Fayza Salim el Khazen
Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre VI Villes invisibles.

Dans *Les villes invisibles* d'Italo Calvino, Marco Polo raconte à Kubilai Khan, empereur de Chine, l'Europe d'où il vient et ses villes, mais surtout Venise. Et ce faisant, Marco Polo invente autant qu'il décrit, imagine autant qu'il restitue, rêve ce qui n'est pas pour mieux dire ce qui est. Et les villes de Marco Polo sont là, sous nos yeux ébahis, sphériques ou verticales, sans âge mais parfois provisoires, endormies et néanmoins désirables, silencieuses et fragiles. Nous avons voulu à notre tour raconter une Méditerranée rêvée autant qu'observée, tout à la fois fantasmée et vécue, passionnément aimée et trahie. La raconter dans des lettres qui ne vont nulle part. Et pour voyager plus loin, les noms de ces villes imaginaires se sont faits énigmatiques, anagrammes des noms réels.

Je t'écris de Rycène. Sept jours de désert avant de franchir la muraille qui la protège du sable. Certaines villes sont bâties sur le commerce, d'autres sur le pouvoir, quelques unes sur la luxure. Rycène, elle, s'est bâtie sur le désir et c'est ainsi qu'en franchissant la porte de la cité, on rencontre la pluie. Une fois par an, le 28 Février, le désir conjugué des Rycénois fait qu'il neige pendant sept jours et sept nuits. Demain, je te raconterai la neige. (Cyrène)

Je t'écris d'Ateuc, petite ville insignifiante si ce n'est son invraisemblable histoire. Il y a longtemps, très longtemps, un vaisseau s'échoua sur ses côtes rocheuses. Les marins accostèrent en remerciant leurs Dieux d'avoir la vie sauve. Mais très vite, ils se rendirent compte de leur malédiction. Ils étaient normaux et de peau blanche, or les autochtones, eux, luisaient comme l'ébène. Les marins érigèrent Ateuc en forteresse. Leurs descendants ne rêvent que de jeter les noirs à la mer. Demain je partirai, je n'ai pas la peau assez blanche. (Ceuta)

Je t'écris de Radaz, ville mystérieuse. Tu ne trouveras cette ville sur aucun des atlas ou des parchemins de ta bibliothèque. Elle existe mais elle-même ne le sait pas. On y entre comme en rêve, on y rencontre des gens inoubliables qu'on oublie aussitôt, on y vit des heures intenses qui disparaissent au matin. Demain, à mon réveil, j'aurai quitté Radaz. (Zadar)

Je vous écris de Luisant. J'y suis arrivée il y a deux jours et je marche sans cesse car tout, autour, est fascination. La ville aux cinq cents mosquées joue de sa gloire passée pour séduire le flâneur. On ne sait où diriger son regard, où poser son écoute. Hurlement des sirènes de cargos glissant sur les eaux du Bosphore, vacarme d'embouteillages sans fin, brouhaha des rues cosmopolites et encombrées. Luisant est alliance de deux mondes, Orient et Occident, Coran et Bible. Les marchands de graines et d'essences de fleurs se mêlent à la foule, les pêcheurs attrapent dans leurs filets des espadons aux mâchoires pointues comme des épées, les pigeons envahissent les places et les cireurs de chaussures ont toujours un petit verre de thé à portée de main. Vous auriez dû être avec moi dans cette ville, « vieille courtisane aux doigts chargés de bagues » disait d'elle Lamartine. (Istanbul)

Je vous écris de Hantées. C'est une ville polluée et bruyante. Hier, j'avais décidé de visiter l'Acropole et la ville ancienne. Ne constituent-elles pas l'âme propre de la cité? C'est à Hantées que l'on retrouve les sources de la philosophie et du théâtre. L'Acropole qui servait de refuge au peuple pendant les guerres, se dresse sur la partie haute, exposant ses temples et ses théâtres. Puis je suis redescendue m'égarer dans le labyrinthe des rues pavées de la Plaka, que l'on appelle aussi le « quartier des dieux ». Et là, charmée par l'architecture, les jardins, les fleurs et les ruelles en pierre, là seulement, j'ai pensé à vous. (Athènes)

Je vous écris de Nié, j'y suis depuis une semaine pour savourer le bonheur de ne rien faire et le plaisir de tremper

dans les flots bleus, ne m'attachant à rien d'autre qu'à un livre. La cité des fleurs est accueillante. Sa baie et ses plages offrent au visiteur des loisirs nautiques en tout genre, ce qui ne m'attire pas vraiment. Ce sont surtout les villages perchés, leurs ruelles en escalier qui serpentent parmi les maisons fleuries, les odeurs de mimosas, les oliviers et les cultures en terrasse, la célèbre fontaine en forme d'urne, l'immense château qui abrite de superbes œuvres d'art et des jardins ouverts sur la mer... Et à nouveau la jouissance de ne rien faire, allongée sur une plage de sable blanc. Le soir, la baie des Anges se noie dans une beauté sauvage, entre un coucher de soleil d'incendie et le fin brouillard de la nuit. Sans Nié et le bien-être qu'elle procure, je n'aurai jamais ré-alisé mon amour pour vous. Je rentre. (Nice)

M.M.



Je t'écris de Jienhou, cette ville oubliée, cette ville que l'on a maudite depuis qu'elle s'est vendue aux étrangers. Elle erre dans les nuages, hantée comme un fantôme par l'injustice de sa mort. C'est étrange, seule une statue demeure. C'est une vierge. Des larmes coulent sur sa robe de pierre. Elle ne pleure ni les hommes ni les prostituées mais les pêcheurs du port englouti. (Jounieh)

Je t'écris de Nalraça. Alors que sur la rive orientale de la Méditerranée on se battait, elle a poussé comme une fleur de jasmin au bord de l'eau,

sur une île déserte. Alors que l'on fuyait la terre, elle a ouvert son port et ses maisons, beaucoup s'y sont engouffrés. Nalraça existera-t-elle encore en temps de paix ? (Larnaca)

Je t'écris de Ceni, ville prospère, ville sans soucis, ville d'un monde en voie de disparition. On s'y promène à l'anglaise, on y mange du pain bagnat, on s'y déguise en fleurs et on lance des cris pleins de pétales. (Nice)

M-N.J.F.



Je t'écris d'Evital où la mer est si proche de la ville que l'on pourrait croire que ses hautes vagues vont finir par se répandre sur la large avenue côtière qui la borde. Cette géographie particulière semble vouloir signifier à ses habitants que le pays serait constamment en danger. Et par un curieux effet de mimétisme funeste, une grande majorité de la population de ce pays a justement cherché, tout au long de sa bien courte histoire, à étendre son territoire par vagues successives... (Tel-Aviv)

Je t'écris à présent de Thoureyb, ville-puzzle un peu plus au nord que la précédente, et dans laquelle les quartiers sont à la fois clairement délimités mais également imbriqués les uns dans les autres. Cette géographie, tout à fait curieuse, est à l'image de ses habitants eux-mêmes rassemblés en communautés juxtaposées, et pour l'heure stabilisées.

Il reste évident qu'ici tout se joue sur les frontières : soit vers une porosité assumée par ces mêmes communautés qui seraient respectueuses des différences, soit au contraire vers des replis plus franchement identitaires et qui pourraient réhabiliter d'anciennes lignes de fractures. Disons, de démarcation. Et chacun, selon son histoire, s'est très bien préparé aux deux éventualités. (Beyrouth)

L.B.



Je t'écris de la colonie de Sochi, île grecque qui fut le lieu d'estivage de Gènes au 16ème siècle. La douceur du climat de l'île a conduit les grandes familles génoises à construire ici des villas où elles se réfugiaient durant les grandes chaleurs. Les plus belles d'entre elles se trouvent dans le quartier de Cambos. La plupart des familles de Sochi portent des noms non pas grecs mais italiens ; ils se nomment Manellis, Sendonas, Nomikos, Negroponite. Christophe Colomb lui-même était originaire de Sochi. (Chios)

Je t'écris de Ghartaz ville des étés éternels. Située sur le site d'un volcan, Ghartaz jouit d'un climat toujours chaud, même en plein hiver. Les étés y sont insupportables. Les habitants de la ville sont très prospères, mais ils ne peuvent échapper à l'emprise de leur ville car ils assurent à tour de rôle la tache de creuser d'immenses trous dans le sol, qui aident à affaiblir la pression qui se forme au fond de la terre. Et creusant ces trous, les habitants exploitent en même

temps les mines de gharda, métal rare et précieux, essentiel à la production des machines de guerre. (Zgharta)



M.M.M.

Je t'écris d'Astifaoc, d'où on ne voit pas la mer, chose étonnante sur une si petite île. J'ai partagé ma pensée avec mon guide qui, se retournant à peine pour continuer à guider les chevaux sur la route en à-pic, me dit : « N'y pensez plus, cela pourrait vous jouer de mauvais tours ». « Pourquoi ? » lui demandai-je. Je n'entendis qu'un grattement de gorge en patois pour faire avancer l'une des bêtes rétives sur un virage particulièrement étroit. Je reprends cette lettre. J'ai quitté Astifaoc je ne sais pas comment. La chance, sans doute. J'espère que tu arriveras à me lire. Depuis cette journée inqualifiable, tout a changé en moi, même mon écriture. Je n'ose pas rentrer, ma seule vue vous ferait horreur. On m'a menti. Et je ne sais toujours pas pourquoi. (Castifao, Corse)

Je t'écris de Tanulbis, où nous sommes arrivés avec papa. La ville est encore plus moche que je l'imaginai. On a passé des heures sur la route : si tu savais comme la poussière fait mal aux yeux, comme les gens sont brusques, comme la nourriture est mauvaise ! Si seulement tu étais là, et maman aussi ! Mais nous sommes trop petits. Nous comprenons tout, parfois bien avant eux, mais cette phrase-là, ils nous la disent tout le temps. Quand j'ai dit à papa que Tanulbis

était laide, il m'a répondu : « Tu es trop petit pour apprécier les belles choses ». Mais moi je te dis que les belles choses, c'est papa, maman, toi et moi ensemble, chez nous pour toujours. C'est lui, lui et sa Tanulbis de crotte qui sont petits, tout petits, tellement petits que j'ouvre la bouche, et hop je les avale, je coude mes lèvres et je jette la clé. Comme ça, plus personne ne saura jamais où ils se sont cachés. (Istanbul)

Je t'écris d'Élirme, sans crayon ni papier, suivant la consigne. C'est mon sixième jour ici. Je n'arrive pas à dormir. Le silence additionné des 27 autres participants et de la montagne qui nous enveloppe me force à écouter le vacarme et la vanité de mon monologue intérieur. Le gong rythme notre quotidien. Nous nous levons, nous asseyons et nous couchons, mangeant à peine. C'est tout. Ou plutôt tout reste à faire. L'enseignant rectifierait : à être. Mon cerveau tourne et retourne cette crainte absolue, l'être et non le faire, qui emballe son mécanisme. Je prends une respiration et ma pensée de toi s'évanouit sur la ligne du présent sans cesse renouvelé. Un marteau-piqueur, au loin. (Rmeilé)

D.G.



“View of the American College”
Felix Bonfils
Beirut, Lebanon, 1870's
Collection: AIF/ Nawaf Salam, Copyright © Arab Image Foundation

Atelier II
Photographies et mémoires
de la Méditerranée.

Animé par: Salma Kojok
à Jbeil

Les participants à cet atelier sont :

Christiane Dagher
Madeleine Edde
Nicole Hamouche
Mickael Idrac
Marie-Ségolène Lagarrigue
Anna Lariu
Mishka Mojabber Mourani
Marie Mouzaya





Chapitre 1 Paroles de la Méditerranée

« Je porte dans ma mémoire »
Je porte dans mon cœur
Comme dans un coffre impossible à fermer tant il est plein
Tous les lieux que j'ai hantés
Tous les ports où j'ai abordé
Tous les paysages que j'ai vus...

Fernando Pessoa, Le gardeur de troupeaux

Je porte dans ma mémoire des nuits blanches étoilées
Pleines de ce parfum de Méditerranée.
Parfum vertigineux, par endroit immobile,
Qui rendait notre attente plus douce et plus tranquille.
L'attente de nos soldats, l'attente de nos hommes
Au sang latin et chaud partis à la rencontre
d'éternels idéaux.

Je porte dans ma mémoire des nuits blanches étoilées
Mille et une nuits semblables de Méditerranée
teintées de nostalgie
Fortes de volonté
D'un peuple noir ou blanc
De Méditerranée.

Je porte dans ma mémoire des nuits blanches étoilées
D'un rouge bougainvillier ou d'un fier cyprès
D'une terre aride ou encore arrosée
D'un peuple qui se plie ou parfois se révolte
Peuple de mon enfance de Méditerranée.

(D.



Je porte en ma mémoire l'éclosion des vingt-deux nations
aux deux cents langues qui me cernent. L'odeur âcre de
poudre et de sang d'homme qui en a été le prix.

Je porte en ma mémoire l'embrasement de ces myriades
d'étés qui m'ont saisie dans une promiscuité intolérable avec
le feu. L'éclat des villas blanches de Gibraltar à Santorin que
mon bleu topaze accueille.

Je porte en ma mémoire mes épousailles sans fin avec ces
terres condamnées à brûler d'où jaillissent avec une énergie
folle oliviers gris et hibiscus vermillon.

Mémoire.

Mer.

Moi.

Mémoire de moi.

Collines et mer enchevêtrées.



M-S.L.

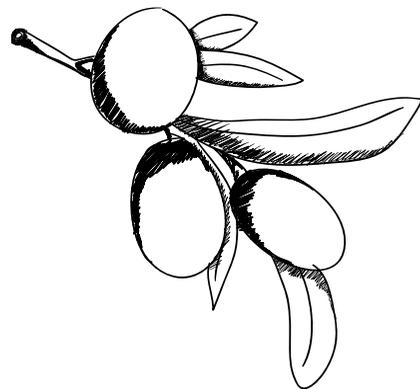
Je porte dans ma mémoire tous ces bateaux qui venaient
de l'Atlantique, traversaient le détroit de Gibraltar à la
recherche d'une mer bleue et tiède, longeaient mes collines
ombrées d'olivier au nord, ou brulaient le long de mes côtes
sèches, mais toujours avec le même bonheur, celui d'être
enfin arrivés à un havre de paix.



M.E.

Je porte dans ma mémoire Almería et Grenade, deux senti-
nelles de ma côte espagnole, franges ourlées qui marquent le
bout de moi-même. Pinèdes et champs d'oliviers viennent
calmer la chaleur de cette terre du milieu.

M.M.



Je porte dans ma mémoire
Le gris des rochers durcis et ridés
Des montagnes jadis oubliées
Avant d'être envahies par une guerre insensée.

Je porte dans ma mémoire
Les vallées vertigineuses vêtues de pins
Qui n'ont jamais perdu leur nord errant
Perdu, lui, dans leurs ruisseaux sanglants.

Je porte dans ma mémoire
Le soleil saccageant
Qui caresse les pierres jaunes des maisons isolées
Et anime les espoirs parfois dépassés.

Je porte dans ma mémoire
Les grenades au cœur de rubis
Qui explosaient jadis dans les villes endormies
Bercées par mon souffle assourdi

Je porte dans ma mémoire
La lune qui m'interpelle dans mes songes de nuit
Suscitant que des étincelles
Dans mes profondeurs endormies

Je porte dans ma mémoire des pierres qui portent
l'empreinte des races noires, blanches, claires, obscures,
insulaires, croisées dans le sillon des vaisseaux de ma mer.
Croisement riche mais souvent sanglant, battant dans des
tempes brûlées par la fournaise. Je porte dans ma mémoire
ces épidermes cramés, coriaces et pourtant toujours prêts à
s'enflammer. A incendier des pinèdes en entier, des arbres
par milliers, doux ombrages de soleils trop ardents. Aux
pinèdes défalquées, seuls ont survécu les oliviers. Peut-on
encore espérer ?



N.H.

Je porte dans ma mémoire les mains emmêlées, ballades
au bord de l'eau, plages de galets et au bout le phare de
Collioure.

Bien souvent, j'ai tapé d'amour sur la jetée fragile. Mais plus
encore je guettais, attentive, les vendangeurs au teint som-
bre sur leurs collines brûlées. J'étais si fière d'eux, silhouettes
courbées, office de titan pour le sang de la terre qui ravira le
monde.

Comment se peut-il devant tel paysage, que tous ces
pavillons toujours plus nous assaillent ? Comment se
peut-il que sur les hauteurs, le fort de la ville tombe encore
sous les grenades ? Comme à leur habitude, les vautours
nous attendent.

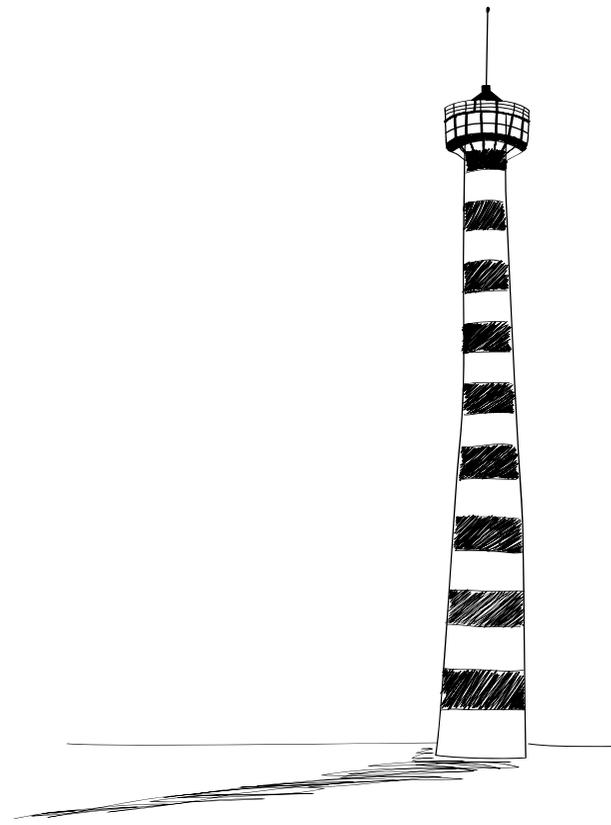
M.M.M.

M.I.

Je porte dans ma mémoire dix mille cadavres d'hommes
venus me défier.
Le sel qui coule dans mes veines a décomposé leurs corps
vaniteux.
Et mes vagues les crachent encore -sous forme de sable-
pour garnir ces plages à moi : Méditerranée.
J'ai emprisonné au fond de mes trippes leur âme de pirate,
perdue dans mes entrailles de corail.
Leurs vaisseaux j'ai engloutis, effondrée par leur poids
lourd ; d'or et de lumière et de pêcheurs.
Et au rythme de mes marées, je balance ces âmes déchues
-du Gibraltar au Sinaï- pour lécher mes rives et hanter la
terre six heures par nuit.



A.L.



Chapitre II Voyages autour de la Méditerranée

Arrêt n°1 : Dubrovnik - Croatie

Je suis bien arrivé à l'hôtel Mostar de Dubrovnik d'où je prends le temps d'écrire ces quelques lignes. Quelle insolence de nommer ainsi ce haut lieu de tourisme, Mostar. Mostar la belle, la rebelle, la ravagée. Mostar la bosniaque, celle qui n'a rien à voir avec l'opulence nouvelle d'une Dubrovnik défigurée. Je pense à la guerre, d'ici, de ce traître joyau croate moi qui ai quitté la Yougoslavie depuis trente ans déjà. Si seulement j'avais des souvenirs... Demain j'irai voir grand-père.

Arrêt n°2 : Budva – Monténégro

Srebrenica fut émouvante mais je devais y aller, le mausolée et les fleurs pour la famille Bergovic. Sarajevo fut plus douce mais si contradictoire, je pense au Maréchal. Me voici au bord de l'eau, son clapotis s'accommode si bien de la brise. J'avais besoin de la mer, il était temps de faire étape à Budva. Mais qu'il fut long le voyage, toujours pas de train sur la côte monténégrine.

Arrêt n°3 : Durrës – Albanie

Il disait donc vrai ce vieux fou rencontré dans un train pour Belgrade, impossible de savoir d'où il venait d'ailleurs celui-là, peut-être ne le savait-il même pas... Qu'est-ce que je viens chercher ici ? Je n'y ai plus rien mais j'y songe encore. Les dimanches enchantés, à la Jahorina, à skier avec papa, ils sont bien loin mais j'y pense encore, si faciles, si proches

de la maison de Sarajevo. Mon enfance a respiré la sérénité, suis-je encore Yougoslave ? Serais-je bosniaque si j'étais resté ? Je pense aux communistes, le vieux fou du train serbe connaît bien la Yougoslavie lui : « les dernières plages encore vierges sont en Albanie. » Papa ne m'a jamais emmené en Albanie, mais je suis chez moi.

Arrêt n°4 : Apollonia – Grèce

Découvrir les plages albanaises m'a fait le plus grand bien. La démagogie de Tirana et ses ambitions belliqueuses palpables jusqu'en Grèce m'auraient presque fait la peau si je ne m'étais pas échappé de ce terrible endroit. Je vais bientôt rentrer, je ne veux pas être dans la région lorsqu'ils fêteront le premier anniversaire de l'indépendance du Kosovo. Les milices albanaises sont venues à bout de ce qui restait de fierté spirituelle à la Serbie et rêvent de davantage. La Grèce m'apaise, je fais enfin le touriste et je ne pense plus à rien... Je vais au restaurant, je me suis même fait masser. Je ne sais pas encore pourquoi, ici, je me présente comme français. La Grèce n'est pas chez moi, nous ne sommes pas en Yougoslavie. Mais son histoire est torturée, peut-être voudrait-elle bien m'adopter...

Retour à la case départ : Collioure – France

La boucle est bouclée je rentre à Collioure, toujours plus loin de ma quête d'identité je demande un café turc. La Turquie ? Quelle drôle d'idée, j'y foudrai sûrement jamais le moindre pied. Je regarde la mer de cet été qui s'achève, un

an que le Kosovo croit savoir qui il est, pas moi, pourtant je marche encore, pas lui. Puis-je encore dire que je suis un enfant d'ici ? Les barques y sont les mêmes et les pêcheurs aussi, les femmes sont les mêmes, les guerres sont les mêmes même si c'est fini. Je pense à elle, elle m'attend sans doute.

M.I.



Lettre à ma soeur

Je t'ai promis de t'écrire de Jbeil, puisque je suis ici pour écrire ! Arrivée au centre culturel de Jbeil je ne peux m'empêcher de sombrer dans le souvenir de notre premier voyage au Liban. Je n'avais même pas dix ans, toi huit. Nous étions venues de notre Alexandrie natale, que nous n'avions quittée auparavant que pour aller en Grèce, pays d'où venait la famille de notre mère.

Nos parents souffraient déjà des changements qu'avait subis l'Alexandrie de leur jeunesse. Nous avons eu la chance de pouvoir joindre une croisière organisée par l'église Saint Marc à Alexandrie par le Père Tranquillino. Nous allions visiter le Pape à Rome ! Pourtant, le vrai lieu de pèlerinage pour nous était le Liban, et en particulier la région de Jbeil et sa montagne, notre grand-père Georges étant originaire d'Ehmej.

Notre oncle Joe et sa famille avaient déjà quitté l'Egypte devenue intenable par ses restrictions Nassériennes. Aussitôt arrivés au port de Beyrouth, première étape du voyage au bord de L'Ausonia, nous avons aperçu l'oncle Joe, sortant d'un taxi. Belles retrouvailles de famille dans la Mercedes 180 dont le rétroviseur est décoré d'un collier de gardénias et d'une botte de bébé, et le pare-brise d'images saintes. Le chauffeur, lui, avait le bras qui trainait de la fenêtre. On dirait qu'il portait sa voiture comme une veste. On a vite pris la route côtière vers Jbeil, l'ancienne ville de Byblos. Tonton Joe voulait nous montrer le registre de la famille,

qu'il avait découvert dans une église suite à des recherches compliquées. Maman et papa, très émus par cette preuve d'appartenance, ont essayé de nous expliquer les trajets des différents membres de notre famille à travers cette Méditerranée aux bras ouverts. Ils nous ont raconté les histoires de notre grand-mère paternelle, Marie, issue d'une famille aleppine, et de nos grands-parents maternels d'une ile grecque, Chios, très proche de la Turquie. Ils s'étaient rencontrés à Alexandrie, tout comme Georges et Marie.

Papa et l'oncle Joe échangeaient de rares souvenirs d'enfance, n'ayant pas connu leur père longtemps. Quand il est décédé, notre oncle aîné avait 15 ans, notre père 5 ans et tonton Joe à peine trois ans. Tu te rappelles de tout cela ? Peut-être pas... pendant que « les grands » se racontaient des histoires nostalgiques, toi et moi nous nous contentions de manger nos glaces au chocolat, et à trainer dans le souk resplendissant de couleurs au parfum des frangipaniers plantés un peu partout.

Nous avons quitté Jbeil pour Ehmej, petit village caché dans la montagne, où nous avons dégusté un superbe déjeuner à l'ombre d'un figuier, avant de reprendre la route de Beyrouth pour regagner le bateau que se dirigeait le soir même vers le Pirée.

M.M.M.



1. Novembre 2011

Le chergui s'est levé et nous avons traversé les quatorze kilomètres qui séparent l'Espagne des côtes marocaines. Repos dans la Casbah de Tanger avant de descendre vers le Sud.

2. Mai 2011

L'Atlas à dot de mullet permet de voir telle une tapisserie les couleurs ocrées, rougeâtres, verdâtres ou violettes des sols. Je suis là depuis six mois. J'arpente chaque versant, chaque parcelle de cette beauté géographique. J'ai rencontré à Marrakech un guide libyen ; il me propose d'aller à Sebha à partir de Marrakech. Il faudra attendre l'automne pour supporter la chaleur.

3. Septembre 2011

Notre méharée a débuté dans l'erg proche de Marrakech, nous traversons la frontière algérienne. Mais qui peut parler ici de pays ? C'est un même espace géographique sur des kilomètres : le désert du Sahara.

4. Décembre 2011

L'oasis de Sebha est situé au Sud-est de Tripoli, il a l'allure de la capitale du Sahara campé dans ses hautes maisons de terres cuites ourlées comme de la dentelle. Le massif de l'Akakus recèle des peintures rupestres du Néolithique. C'est une traversée vers un lieu qui a été jadis verdoyant.



5. Noël 2011

Je pars en avion vers l'Adriatique retrouver ma petite sœur. Je compte retrouver de la fraîcheur dans les criques ombragées.



M.M.

De tous mes voyages en méditerranée, c'est ma tournée en Italie qui m'a le plus impressionnée. C'était un long pèlerinage de dix nuits et de onze journées riches en monuments d'art ; villages ensoleillés, nature toute en couleur, un vrai bonheur.

Une journée ne suffisait pas pour faire le tour de cette ville extraordinaire, Firenze, la ville de Michel Ange. Florence était aussi grandiose que son peintre. Tout dans cette ville riche en monuments, en église et en fresques racontait la Renaissance. L'un de ces monuments est l'église « Santa Maria Del Fiore » sur la grande place de la ville, avec tout à côté le musée de Michel Ange où son David authentique faisait la fierté des Florentins. Avant de quitter cette ville magnifique, j'ai tenu à l'embrasser avec un dernier regard en une tournée dans un fiacre du temps de Michel Ange.

Venise, une escale inoubliable ; la nuit une balade à pied dans ses petites ruelles, entre ses ponts étroits, ses petites maisons à volets clos, comme si les vénitiens avaient peur de gêner ces touristes qui venaient admirer leur ville, ils se retireraient alors discrètement, fermaient leurs portes et fenêtres et faisaient semblants de dormir. D'autres voulaient partager

avec ces gens venus d'ailleurs, leur joie et leur émerveillement, ils transformaient alors leurs maisons comme par enchantement en restos, cafés ou motels. Venise, ville fantastique ; le jour c'est une balade en gondole sous les ponts de la ville avec des gondoliers qui jouent de l'accordéon et chantent de vieux airs italiens. Chaque gondole avait droit à une bouteille de champagne, on devait la consommer avant le retour.

Monte pulciano, riche des plus beaux cyprès de la Méditerranée et d'immenses vignes, fournisseurs des meilleurs vins d'Italie. C'est un village perché sur une colline, on passe sous un porche en pierre taillée et on se retrouve devant de petites ruelles fleuries, qui montent, tournent et se retrouvent à la petite place du village ; toutes ces petites ou grandes « piazza » dont est si riche l'Italie, avec chacune leur église, leurs cafés et leurs magasins font le bonheur des promeneurs.



M.E.

Juillet 2001.

Amalfi dans la falaise, Amalfi la côtière. Ville au creux du rocher embrassée par la vague. Séjour en hôtel de luxe, ancien couvent converti en lieu d'accueil pour touristes fortunés en quête de Sud sans les inconvénients du chaos méridional.

Petits couloirs et cellules qui sont les chambres tout confort

pour nos cœurs et nos corps prisonniers. Lui et moi nous gavant de mozzarella di buffala, la vraie, pas un succédané au lait de vache, et de figues vertes gonflées transpirant de suc miellé.

Nous achetons un plat de faïence bleu, jaune et blanc choisi ensemble, pour nous en souvenir à Paris.

M-S.L.



1er mai 1830

Nous embarquons au port de Cadix. L'énorme navire, humble descendant des galions espagnols, attend tel un éléphant au repos à l'entrée du port.

Le vent ainsi que ma dame de compagnie sont au rendez vous. L'équipage est composé de quinze marins, pour ne pas dire quinze frères. Chose invraisemblable dans cet office, ils naviguent ensemble depuis plus six ans. Avertis et expérimentés, mais surtout une expérience commune, coordonnés avec une précision que les vieux pêcheurs relèguent à quelque force obscure.

Le capitaine, insolent andalou comme il se doit, juge avec un sourire satisfait ce souffle de bon augure. C'est un vent constant, effroyablement constant. Il peut souffler jusqu'à trente jours de suite sans jamais perdre sa force. On dit que c'est le soupir du baiser de la Méditerranée avec l'Atlantique. Ici a Cadix, ces deux mers s'embrassent, s'enlacent, se rejettent et s'enflamment tels deux amants fusionnels mais coléreux.

J'arrive au ponton avec trois grandes malles pour traverser la Méditerranée. Voyage qui ironiquement transperce mon cœur. Le cuir havane des bagages, marqueté de Cordoba, est orné de grandes boucles en cuivre martelé, d'où pendent, tels des boucles d'oreille de gitane, des gros cadenas dorés. Ils sont gravés de mes initiales de jeune fille : M. de L. On dirait qu'ils enferment un magnifique trésor tellement ils sont polis. Mais leur tache est bien plus humble et ils ne renferment que mon amertume et ma tristesse de quitter l'Andalousie.

A. L.

Marseille

1994 Paris Marseille en TGV ; j'aime les trains qui filent à toute allure. Moment privilégié pour la lecture, la divagation ; pour tracer dans l'esprit comme cette bête qui s'élance à travers la campagne. J'arrive à la Gare Saint Charles ; je suis assaillie par la foule, la rumeur, les relents bigarrés de Méditerranée. D'un Paris froid et policé, me voila projetée dans un Marseille grouillant et indolent. Tu es là, tu m'accueilles, empressé de me mener dans ce port à bon port. Du vieux port, tu me transportes vers Notre Dame de la Garde. En haut sur la colline, je prie qu'elle nous garde. Nous dinons dans le vallon des Aufs et j'ai comme l'impression d'être dans un roman de Pagnol. Marius, Fanny, César, ils sont tous là. Inscrite dans un roman, je me prends à t'aimer. Avenue du Prado, on remonte sur les traces de ta mère ; sur la Canebière, tu crois remonter sur les miennes. Nous allons les noyer toutes dans l'eau fraîche des Calanques, magnifiques rochers de Méditerranée.

Capri

Rochers qui taillent notre histoire. Juillet 2002, nous contemplons les Faraglioni du haut du Cesar Palace à Capri. On n'a pas pu s'offrir la villa Malaparte mais on tourne encore à l'époque « Et Dieu Créa la Femme » plutôt que « le Mépris ». J'ai les cheveux flamboyants de BB et sa fougue. On se plaît à gambader, grimper et descendre tous ces entrelacs d'escaliers. Monter, descendre ; descendre, monter, on y a longtemps joué. Capri, on a tellement aimé qu'on y est resté. Les plages étaient minuscules, sans intérêt ; mais au fait, telles sont les plages de Méditerranée. C'était surtout les falaises qui tombaient qui nous fascinaient. Est-ce le vertige qu'elles suggéraient qui nous attirait ? On prit un petit bateau pour les admirer de plus près. Proximité du mystère ; grottes mythiques : la Grotta Azzurra ne nous saisit point ; mirage de la publicité. Sur cette petite barque de fortune, tu ne savais plus manipuler. Je palissais, le mal de mer ; tu t'inquiétais, cela m'attendrissait. Le soir nous nous promenions dans le village blanc ; nous admirions l'élégance fraîche des italiennes et nous riions des pantalons rouges de leurs jules. Nous mangions des pâtes à l'encre de Seiche chez Black, à Positano. Tu parlais le Napolitano. Ce repas chez Black, je ne l'ai pas oublié ; était-ce la saveur de l'encre de seiche ou celle d'un amour à son été ?

Gênes

Le napolitano, de Nappala comme tu disais avec leur accent. L'italien, tu l'avais appris à Gênes. Par la rue, la chanson, les shows de télé réalité. Homme libre, tu

chérissais la mer : les bateaux, les pétroliers, les cargos : rien de moins. Enfant de Smyrne et de Marseille.

1995 : Les Valoretti t'offrent un job à Gênes. Tu n'hésites pas à aller à la découverte de cette ville ; ancienne, désuète... Tu choisis un appartement avec un grand balcon. Il faut que je voie le balcon. Je vole, j'accours. L'après-midi, on fait la passeggiata via del Corso ; on aime ce rituel - et moi, de manière générale, j'aime les rituels ; sans doute pour leur dimension mystique. On mange des gelati. Tu prends toujours noix de coco et yaourt - je n'ai pas retrouvé, à Beyrouth, le gout acidulé de la glace au yaourt. On pousse les portes des églises, on file sous les arcades. Leur arrondi adoucit les rugosités d'une ville guerrière.

On petit déjeune en plein air dans un café qui surplombe la mer. J'aime regarder la mer qui fouette la pierre, la roche chargée d'histoire d'une ville devenue sans histoire. Histoire d'un port auquel je n'échappe pas : centre névralgique de la ville et ton gagne pain. Tu tiens à me le montrer. Personnellement, la beauté industrielle ne m'a jamais fascinée. Toi, tu es peut être plus moderne, plus déjanté. Le métal ne te dérange pas.

Corse, Septembre 2005

C'est pour cela que nous allons en Corse. Pour l'absence de métal, de ciment, de sirènes, de rumeurs... J'ai besoin de beauté ; je viens de Beyrouth, tumultueux, sale, pollué. Je choisis l'île de Beauté. Nous nous retrouvons à Calvi ; je viens te chercher dans ce minuscule aéroport qui me plaît bien. J'aime les aéroports des îles ; ils sont plus accueillants. La route qui m'amène à l'aéroport est bordée de champs

verts ; ma bagnole est rouge. Je l'ai louée à l'arrivée. J'ai l'impression d'être une coccinelle qui bondit pour retrouver son bonheur. L'avion te dépose. Nous nous arrêtons en chemin à Lavignano le village de Laetitia Casta. On prend un pot à la terrasse d'un café. Tu branches ton ordinateur ; mon cœur s'affole à l'intérieur. Ordinateur, tiédeur. Le village est paisible ; il n'y a pas un chat. Ce n'est pas mon truc. On repart sur Ile Rousse ou je suis à l'hôtel avec Zeina, depuis une semaine. Avec elle, le jour, nous explorons les plages alentours ; le soir, les villages sur leurs perchoirs. Je fonce loin dans la mer. A terre, Zeina me perd de vue et s'inquiète des méduses. Moi, je reviens comme une sirène, sereine. Dans ces petits hameaux suspendus entre mer et montagne, on mange du fromage de brebis et des figues vertes. On achète du miel, des herbes et des alcools ; on visite des ateliers de peintre. On prend l'apéro sur la place du village, à l'ombre des platanes, pour poursuivre notre promenade quotidienne du crépuscule sur la jetée, vers la lumière, vers le phare. Tout le village nous connaît déjà ; les deux blondes disent-ils. Ils nous prennent pour des sœurs. On va marcher dans les sentiers de montagne. On monte, on monte. Seules, sur le GR20. Un aigle repère notre blondeur. Zeina prend peur. Elle veut redescendre. J'essaie de lui expliquer qu'ils ne se nourrissent pas de jeunes femmes. En vain...

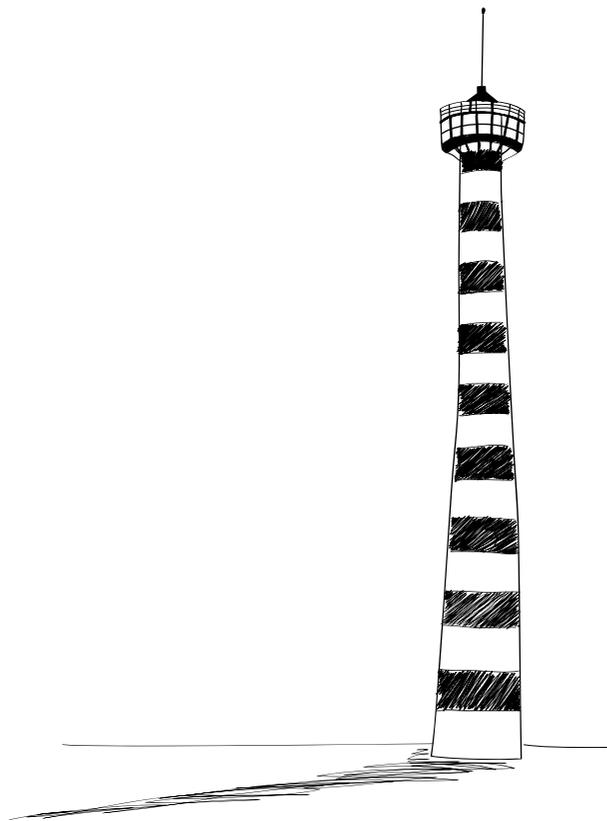
La nature de Corse me parle ; je la retrouve toute entière dans le récit de Maupassant - trouvé à Bonifaccio. Sauvage, vierge, verte, préservée. La nature des Corses aussi. J'aime ces hommes proches de leur terre, fiers, vrais, ancrés. Ils me

rappellent les gens du Nord chez nous. Des durs. Des êtres de principe. Je dois être en mal d'hommes de principes.

N.H.

On n'aurait pas pu dire que le port de Naples était une invitation au voyage, ça aurait pu être une porte de secours pour descendre aux enfers. Les vendeurs ambulants guettaient les passagers, avides et l'air douteux et prêts à les agresser. Mais l'ambiance générale était plutôt ludique. Un air d'accordéon nous arrivait de loin et nous donnait envie d'aller explorer ces petites ruelles aux fenêtres calfeutrées. Les mamans italiennes assises à l'entrée, gardiennes d'un passé pas toujours très luisant nous lançaient des regards avisés. Vous pouvez regarder mais pas vous attarder. Une odeur de soufre semblait planer dans l'air. Un parfum qu'on devinait d'une vieille vendetta. Il faisait quand même si bon marcher dans ces ruelles qui serpentent, qui se cherchent mais n'arrivent jamais. Un groupe de mafieux, enfin on l'aurait cru, s'approchait encore plus de notre petite assemblée. Borsalinos penchés sur un front bien marqué et vestes alourdies par une arme bien cachée.

C.D.



Chapitre III Ma Méditerranée, c'est une photographie

Ma Méditerranée c'est une photographie
Parfois effacée parfois floue
C'est la fête d'un jour de noces
Où la mariée danse le sirtaki
Dans la cour d'une église du douzième siècle
Hissant ses jupons et ses dentelles
Ses talons : des étincelles contre le bleu impensable
De la mer au coucher du soleil

Ma Méditerranée c'est une photographie
D'une précision flamboyante
Où la tranquillité d'un bassin en marbre vide
Est troublée par la chute de fleurs de lauriers roses
Sur un fond de gazon vert éblouissant
Où scintillent de minuscules fleurs blanches

Ma Méditerranée c'est une photographie
De parfums et de musique,
Une cérémonie de pierres chaudes et jaunes
Aromatisées au basilic et au thym
A l'arak et au jasmin
Au rythme du muezzin
Des chants byzantins
De l'enfant qui joue, qui glousse, qui fuit,
Comblé, serein.

M.M.M.

69



Ma Méditerranée, c'est une photographie en prises rafales avec des temps superposés : le mode instantané, lorsqu'événements, mouvements, musiques animent la vie, et la pause lente, qui éclaire les lourdeurs du passé.

M.M.



Ma Méditerranée c'est une photographie
....c'est un rivage sans fin de sable blanc et gris,
c'est un bateau qui part pour mieux nous revenir
c'est un clocher qui perce un ciel parsemé
de rose de bleu, d'éclats de soleil et d'été
C'est le chant du muezzin appelant à la prière
C'est des mains qui se tendent pour mieux se retrouver
Des mots de tendre promesse auxquels on croit encore
inch'allah paix salam, shalom, fraternité
C'est la maison en pierre qui abrite nos pensées
Le jasmin qui embaume nos jardins et nos prés

C'est le sourire d'une femme qui t'offre une mankouché
L'insistance d'un ancien pour goûter au kebbé
C'est tante Afifé disant que la voisine ne réussira jamais le
fameux tabboulé
C'est un regard de jeune cherchant une liberté
Qu'on refuse à ce jour de vraiment lui donner
Liberté de penser sans se mettre à genoux
devant un député une personnalité
laïque ou religieuse soumise ou engagée

Ma Méditerranée à moi c'est plus simple que ça
C'est lui c'est elle c'est moi
Salam shalom et Marhaba

C.D.



Ma Méditerranée c'est une photographie
Petit banc de bois, pourquoi faut-il toujours que l'on y revienne ?
Pourquoi faut-il toujours que j'y retourne ? Pourquoi faut-il toujours que tu m'y emmènes ?
Bien sûr nos noms se sont effacés, les dessins au stylo blanc sur un bois mouillé n'ont pas d'avenir, mais on le savait, mais on s'en foutait, l'essentiel étant que l'on s'en souvienne. D'ailleurs, on ne savait pas grand-chose, pourquoi la mer ? Pourquoi celle-ci ? Pourquoi cet endroit ? Mais qu'est-ce qu'on en a vu des choses extraordinaires, aux avants postes de la jetée, prêts à défendre chaque centimètre carré de cet endroit que l'on avait confisqué. Alors on a vu des vieux, des moins vieux, des amoureux, des en colère, de l'eau passer, de l'eau bleue, de l'eau verte, du sable mouillé, du sable sec, de la pluie, de l'orage, de l'orage, de l'orage, de l'orage, stop.
Bien sûr que j'y retourne, ce décor de carte postale :
« Regarde maman je suis à la mer tout va bien je pense à toi. » Mais pas un seul de ces fous, écrivains juilletistes, ne sait que ce banc n'est qu'à nous, gagné à la douleur des sentiments. J'y retourne parfois seul, alors je fais un peu partie du décor carte postale, de la photo de vacances, de l'arrê

sur image « Station Balnéaire 1998. » J'y retourne parfois accompagné et je raconte que j'y vais seul, que c'est alors la première fois que l'on m'accompagne et tu sais ça marche à tous les coups.

Bien sûr que c'est là-bas que tu m'attends, bien sûr que c'est là-bas que tu m'emmènes.

M.I.



Ma Méditerranée, c'est une photographie
Le gazouillis des oiseaux où que l'on soit. A Achrafieh, à Byblos, le matin, l'après-midi ; à Athènes, à Marseille. Dans une jungle de béton, un jardin cloîtré ou une montagne de pins. Les oiseaux me parlent leur langue ; elle va droit dans mon cœur. Leur vivacité, leur légèreté correspondent bien à ma Méditerranée. Insouciant, riieuse, chaleureuse : dans ses terrasses de café, ses échoppes bariolées. Byblos la romaine affiche aussi bien des abayas de princesses orientales, des keffieh de résistants palestiniens, des breloques artisanales ; souvenirs prétendus du Liban, que des imitations de Converse et de Birkenstock à dix dollars, des figurines de Phénicie. Le narguilé y côtoie le cigare ; le whisky, l'arak ; le confit de canard, le mezzé ; la mosquée, l'église.
De petites cours arborées se dévoilent ; la forteresse millénaire s'ouvre à la promenade au-dessus d'une mer tranquille. La pierre conte une histoire ; personne ne l'écoute. Le ciment résonne plus fort bien que creux. Les petits

bateaux partent du port chargés de touristes venus d'ici surtout et non d'ailleurs, musique arabe à tue tête, pour mener la barque. Nul sens de la convenance ; comme ma Méditerranée, insolente, mouvante, tentante.

N.H.



Une des plus belles photos de ma Méditerranée c'est le port de Byblos. Je pourrais dire les photos du port de Byblos. Une photo le jour que je pourrais avoir en me promenant sur le quai. Je suivrais ses contours arrivant du côté d'Alazrak pour le quitter chez Pépé Abd. Une photo la nuit de Bab el Mina, le port étincelant de lumière, ouvrant les bras pour accueillir la mer. Mais la photo que j'aime le plus, c'est celle que j'ai, arrivant au port en ramant assise sur une planche. Cette photo m'offre une vue superbe du port avec ses barques de pêche titubantes à la surface de l'eau, ses péniches sortant en mer ou rentrant, soit attendant patiemment les promeneurs du quai qui voudraient faire un tour et ses restaurants bondés qui l'entourent avec bienveillance.

M.E.



Une assemblée endimanchée, embellie pour un mariage. Je vois une femme provocante dans sa robe ajourée sans dessous, robe double-peau qui dessine tous les contours de son corps aux formes rondes. Ses longs cheveux brillants de soleil se balancent au rythme de sa démarche serpentine. Elle est ouverte, les dents au vent et le corps palpitant. Sa vivance déborde et envahit l'espace autour d'elle. Elle irradie la pulsation chaude du sang des gens de Méditerranée. Les hommes scandent sa danse avec les mains et la percussion. Eclats sonores et colorés. Ma Méditerranée est cette femme qui, comme l'eau rencontrant la terre, s'enivre en rêvant des forêts aux senteurs viriles. Nul ne sait où plongent les abysses des flots qui fécondent ses rives.

M-S.L.



Ma Méditerranée est une photographie

Ma Méditerranée après le printemps ressuscitée.

Elle s'engorge de lumière au coucher de soleil et prend vie sous ma peau estivale.

Amante inassouvie, elle dénude son épaule bleue azur, et promène sa faim sur les jetées.

Puis s'approche, puis s'en va après avoir allumé mes plages de ses baisers.

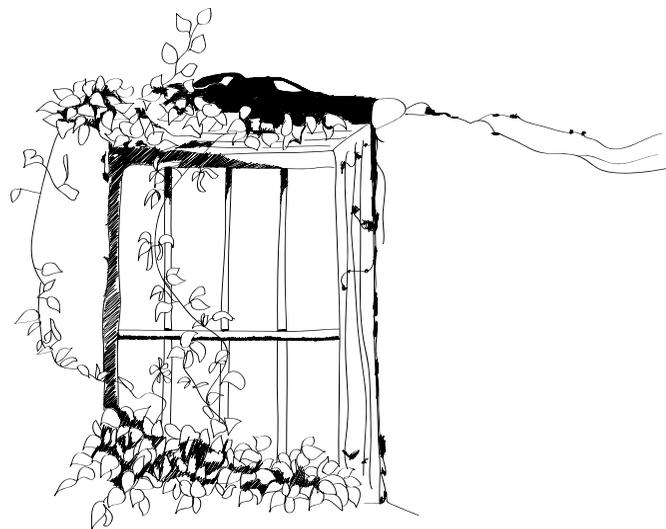
Elle vient lécher les rivages de mes nuits, pour lever la jupe de ses vagues et me tremper.

Ses marées déshabillent ma raison, et comblent mes siestes, de plaisir noyées.

Mais ses courants tarissent ma passion charnelle, si vers l'hiver je m'éloigne.

Ma Méditerranée, à la fenêtre de mes amours d'été, toujours penchée.

A.L.



CHAPITRE IV
Portraits Photographiques
Textes écrits à partir de portraits de l'ouvrage « Histoires intimes » publié par la Fondation Arabe pour l'Image.

Aux environs de Pâques 1955.

Ma mère décida d'organiser une « fête de femmes » comme elle les appelait. C'était sa version personnalisée des « sobhiés » et autres réunions de femmes coutumières en Méditerranée. Ces assemblées peuvent consister en un simple café bu ensemble en échangeant les nouvelles et les plaintes. Elles peuvent aller jusqu'à la transe collective des Marocaines, exutoire tenu secret où les refoulements multiples générés par une société régie par les hommes trouvent leur issue salvatrice. La « fête des femmes » tenait un peu des deux.

Sur le cliché pris par notre voisin le photographe Chafik el Soussi, on me voit à l'arrière plan, sourire aux lèvres, cardigan et socquettes blanches, souliers vernis noirs. Ma robe s'arrêtait aux genoux. Toutes les amies de ma mère ce soir-là étaient bien sûr les citadines de Saïda appartenant à cette partie occidentalisée de la société libanaise qui dédaignait son identité orientale.

J'aimais ces moments d'hystérie où Chafik était le seul témoin mâle de nos folies de bacchantes livrées à elles-mêmes. Ce jour-là, ma mère, qui avait fait venir des cerceaux de Marseille, se lança dans une démonstration de houla-hop avec son amie Hanane, sur fond de musique américaine. J'aimais suivre les ondulations de son beau « bassin méditerranéen » comme nous disions dans la famille. Il était plein, large et si coutumier du mouvement, comme ceux de nous toutes, les filles d'Orient, et ce dès notre plus jeune âge. Ma mère portait pour cette occasion une nouvelle robe dont elle avait fait venir le patron de Paris ; son décolleté osé qui lui découvrait la poitrine allait faire parler dans Saïda,



Osseiran House
Chafik el Soussi, Saïda, Lebanon, 1955
AIF/ Chafik el Soussi, Copyright © Arab Image Foundation

elle le savait. Ses apprêts étaient destinés à Chafik, tout comme l'intensité du regard et l'éclat de son sourire. Je le savais, je le sentais.

M-S.L.

(Texte écrit à partir de la Photographie de Chafik el Soussi « Soirée de Mme Osseiran », Saïda 1955.)



Soirée de Mme Ousseïran : Le Houla Hop et Mme Ousseïran

C'est son anniversaire. Mme Osseïran le fête chaque année entre filles. Sa famille: filles, petites filles et belles filles, ses voisines, ses amies, elles sont toutes là.

Alia s'est mariée très jeune, à seize ans, à un riche homme d'affaires de Saïda, Omar Osseïran. Elle a arrêté ses études pour s'occuper de sa famille, mais elle n'a pas arrêté de lire, de se cultiver, son imagination la porte loin. Gâtée par la vie et surtout par son mari, elle a voulu gâter ses proches.

Cette année elle a une idée de génie pour amuser tout ce monde : Le Houla Hop. Ce cerceau en plastique vient de sortir sur le marché et fait sensation. Toutes les femmes grandes et petites en rêvent. Il paraît que ce jeu leur offrira une taille de guêpe, un corps de sirène. Et si elle achetait quelques cerceaux ? Alia et son amie Leïla feront un show, ensuite les autres suivront. Elles s'entraînent toutes les deux jours et nuits, dix jours de suite dans un secret complet . Le grand jour arrive. Tout le monde est là, on mange on

rit on danse. On est bien servi chez les Osseïran, le manger préparé maison est très varié et bon. Le salon est très spacieux. Soudain une musique endiablée se fait entendre, quelqu'un crie « faites de la place ». Et voilà que Alia et Leïla arrivent en se trémoussant, un Houla Hop à la taille. On applaudit, on crie, on rit, c'est l'excitation générale. Le show terminé, tout le monde s'y met. Les jeunes avec leurs petits cerceaux sont les plus habiles.

M.E.

(Texte écrit à partir de la Photographie de Chafik el Soussi « Soirée de Mme Osseiran », Saïda 1955.)



Dana et moi avons repris l'atelier familial de marqueterie. Marqueterie : assemblage de morceaux de bois en feuilles minces de couleurs et de formes diverses, appliquées sur un meuble.

A travers cette photographie, je m'imagine tel mon père, pacha incontesté au goût subtil. J'ai veillé à choisir les meubles de cette pièce : le porte-chapeau, les miroirs, le tableau encastré... Tout provient de l'atelier et est un témoignage de l'habileté des artisans. C'est Dana qui a eu l'idée du travestissement, elle n'a pas peur de provoquer en choisissant de porter le costume. Nous échappons, à chaque anniversaire de la création de l'atelier, le temps de la prise, à notre statut de femmes soumises. A notre grande joie, nos visages se conjuguent parfaitement avec ceux de nos aïeux.

Nous participons ainsi à créer l'image d'une famille qui s'est édifiée sur la gente masculine.

M.M.

(Texte écrit à partir de la photographie prise par Marie el Khazen « deux femmes déguisées en hommes », 1929, Zghorta)



La rebelle du Kesrouan

76
Elégance et air de bonheur, du moins de légèreté toute méditerranéenne. 1933 : la femme prise en photo n'a rien d'une Méditerranéenne. Fine, un peu longue, vêtue de blanc ou alors d'une couleur très claire. Tenue classique : demi-manches, ruban en liserai pour le haut. Jupe droite, longue pour le bas, cachant le genou. Seul un bracelet orne ses longs bras. Les doigts effilés, nerveux ne portent pas de bagues flamboyantes et les clavicules s'offrent à l'appareil de même que la peau bronzée, sans or ni fioriture. Les femmes de Méditerranée ont tendance aujourd'hui à plus de rutilance. Le mandat français distillait sans doute alors à une certaine catégorie de la population du goût et de la mesure. Au lieu des bagues et des lourds colliers en signe de richesse, un chapeau assorti avec les vêtements, sobre mais emporté par un grand ruban de gaze blanche qui flotte au vent. En cet automne 1933, il fait un peu de vent. Les nuages s'accumulent sur la montagne. Brume romanesque qui vient s'inscrire en arrière plan, tranchant avec la luminosité de la botte de foin dans laquelle s'est postée Juliette, espiègle

animal à l'abri du troupeau ou du chasseur. A quarante ans, Juliette n'est pas mariée. Elle garde néanmoins un sourire amusé et un féroce appétit de vivre. Le Docteur Alam, son père, grand médecin, très respecté en ville et notable de Daraya, vit mal le célibat attardé de sa brillante et rebelle aînée. Il n'est pas de bon ton dans le Liban de 1933, ni dans celui de 2011 d'ailleurs, a fortiori dans le Kesrouan, de ne pas se conformer à la norme sociale par excellence, à savoir le mariage et ceci dès le plus jeune âge si possible ; après la majorité cependant, pour plus de civilité. Le Docteur Alam avait renoncé à présenter Juliette aux prétendants qui se succédaient par père et mère interposés. L'argent, le statut social, la propriété de Daraya continuaient à drainer les aspirants en dépit des années qui drainaient les courbes de la grande enfant. Juliette, elle, ne rêvait que d'un poète; un Victor Hugo comme Juliette Drouet, la muse hugolienne après qui elle avait été prénommée.

Une ombre plutôt massive se dessine en face de Juliette au bas du monticule de foin. Serait-ce celle réelle de l'aimé qui se profile ou alors une projection de l'esprit de la jeune femme tellement forte qu'elle s'en est détachée et imprimée dans la botte?

N.H.

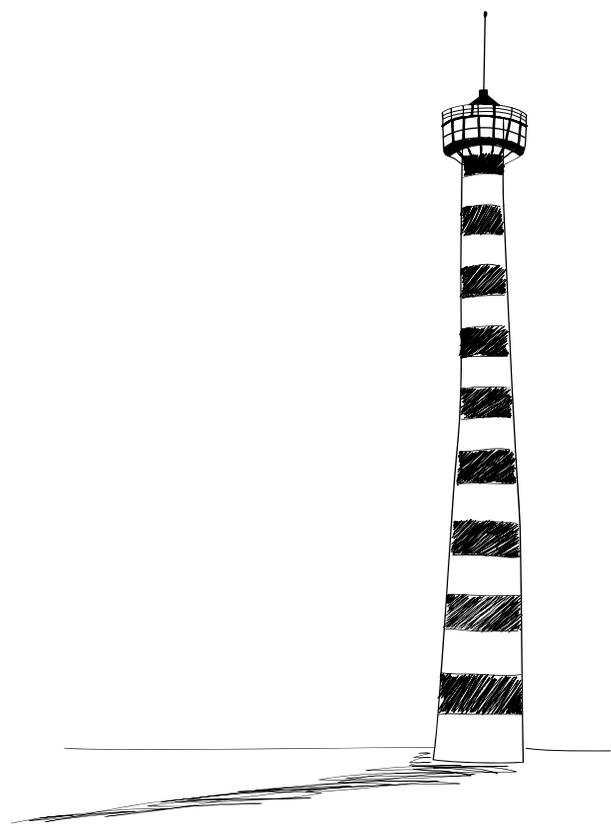
(Texte écrit à partir de la photographie prise par Marie El Khazen, « Juliette fille de Hanna el Alam », Daraya 1933)



Juliette el Alam on a Haystack
Marie el Khazen, Daraya, Lebanon, 1933
AIF/ Mohsen Yammine, Copyright © Arab Image Foundation



Dressed up as men
Marie el Khazen, Zgharta, Lebanon, 1927
AIF/ Mohsen Yammine, Copyright © Arab Image Foundation



Chapitre V
Les phares, lieux de Mémoire
de la Méditerranée

Long, élancé comme la colonne de Trafalgar Square à la gloire de Nelson. Le phare de Beyrouth, un monument à la gloire de la mer, de l'aventure et des nouveaux départs qu'elle porte. Du temps où Beyrouth était encore tournée vers l'avenir, vers le monde. L'ancien phare était plus ludique, plus coloré. Il montait en étage : noir, blanc, blanc, noir ; comme un damier. Il était plus arrondi, et il semblait sortir doucement du flanc de la colline pour accueillir avec bienveillance les barques de pêcheurs qui entraient dans le port. Il se fondait dans la vie de Bliss ; en tant que phare, il se trouvait bien dans cette rue du savoir, du brassage.

Le nouveau phare, plus long, plus sec, gris ciment, semble vouloir aller à la conquête du ciel d'une traite. Insoucieux de tout ce qui l'entoure. Il a fait la guerre, lui : les attaques des bateaux israéliens en 1982, l'évacuation des femmes et des enfants en 1978, 1985 et 2006, la dépollution des côtes souillées pour la marée noire en 2007, la dynamite pour vendre du poisson en 2007 et depuis.

Les jours de paix, il veille du haut de ses quarante cinq mètres, sur les habitués du Palace Café, sis à ses pieds. Nous allons tous au Palace ; nous qui aimons la mer et qui en avons besoin dans notre quotidien. Voile, mini jupe, cigare, narguilé, arabe, français ; le phare ratisse large. Eclaireur de notre diversité. Si seulement, il pouvait parler.

N.H.



Au plus loin de mes souvenirs, « le phare » évoquait la place du phare « Almanara » en arabe. C'est à cette place qu'on se rendait pour rendre visite à ma tante paternelle. Du balcon du deuxième étage de sa maison on pouvait le voir.

Petite à l'époque, le phare me paraissait immense, majestueux. Fait de pierres polies, il ressemblait à une robe longue du soir, rayée noir et blanc qui s'élargissait à mesure qu'elle tombait à terre. Sa tête était couronnée d'un étroit balcon rond avec une haute balustrade. Du milieu sortait une longue aiguille qui allait vers le ciel. Du moins c'est comme ça que je la voyais du haut de mes dix ans. Souvent nous allions à pied, mes cousines et moi, visiter le phare, toujours de l'extérieur. Je trouvais que ses murs étaient très sales, le noir était presque blanc de poussière et le blanc était gris. L'accès à l'intérieur nous était interdit. Je me demandais comment le gardien arrivait au sommet. Plus tard mon père m'expliquerait qu'il y avait un escalier en métal qui montait en colimaçon.

J'essayais toujours de convaincre mes parents d'aller tard dans l'après-midi chez ma tante, pour contempler le coucher du soleil, la nuit qui arrivait doucement et le phare qui s'illuminait et commençait à tourner lentement et sûrement. Eblouie par la lumière, je fermais les yeux et mon imagination me portait loin. Je revoyais le phare à travers les années ; il regardait avec bienveillance les barques qui partaient la nuit en mer et qui en revenaient à l'aube essouffées mais souvent riches en fruits de mer de nos côtes. Que de fois il a observé avec inquiétude et désolation les badauds malheureux qui avaient le courage de se jeter du haut de la grotte aux pigeons. Il couvait tendrement les balades

sur la corniche, mais le flirt de certains jeunes au bord de l'eau l'amusait et l'inquiétait à la fois. Enfin, l'animation des hôtels et des restaurants, les lumières qui illuminaient Beyrouth et faisait parfois ombre à sa lumière, le rassuraient que tout allait bien encore.



J'ai découvert le phare de Beyrouth un soir d'automne, dans un espace inattendu de cette ville dense et grouillante : la corniche. Il se dresse, phallique et pierreux. Sa minéralité s'impose. Le phare de Beyrouth n'est pas un phare hautain. A ses pieds, au Manara Palace Café, j'ai dégusté un narguilé presque dans l'eau noire. Des enfants jouaient au tourniquet à l'ombre de sa masse tranquille.

J'ai toujours été entouré par les bruits. Ce matin, ce sont des enfants qui jouent au tourniquet à mes pieds. Mais j'ai entendu les ordres hurlés en turc, le pas cadencé des troupes françaises, le roulement crissant des chars israéliens. Mais surtout j'ai été assailli par les cris des Libanais s'entretenant pendant la guerre civile, bien plus terrifiant que toutes les tempêtes. Moi seul entendais la ville agoniser. Aujourd'hui résonnent ces rires d'enfants : mes vies ont été multiples. Au gré des méandres de la vie des gens de Beyrouth.

M.E.

M.L.

L'ancien phare de Beyrouth se trouve aujourd'hui dénaturé. Jadis symbole phallique, il fut érigé par et pour la fierté virile des Beyrouthins. « Regarde-moi! » lançait-t-il à l'Europe. « Moi Beyrouth, suis devenu homme ! » Et dans cette belle érection, se projetait le summum des progrès techniques du proche orient.

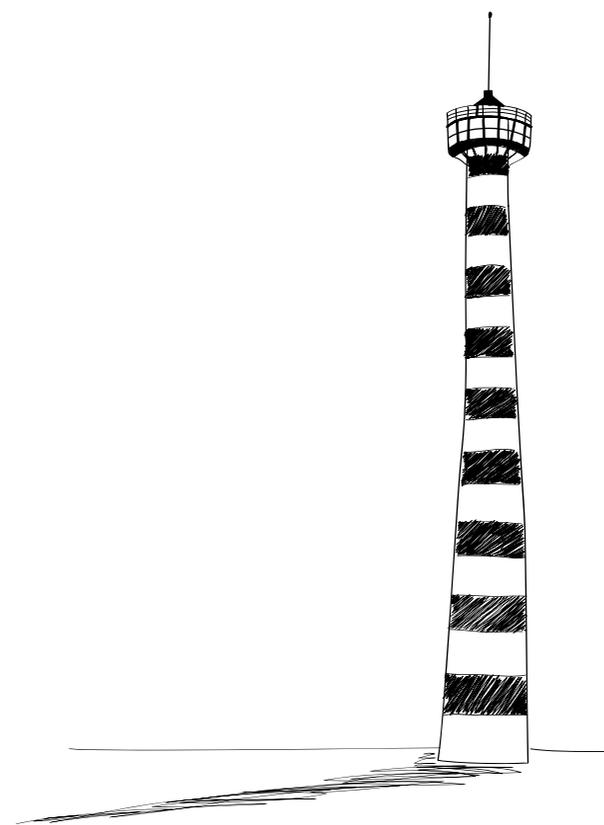
Arriva le temps des Français, de leurs manières recherchées, de leur ornementation. Et en six coups de brosse, le phare fut prostitué. Un habit zébré, un costume enfantin travestirent cette prouesse architecturale en ludique réverbère. Et avec le XXe siècle, arriva l'expansion économique, le rêve américain de la consommation frénétique, contaminant les Libanais de construction anarchique. Ce pauvre phare se tenait déjà sur la pointe des pieds afin d'illuminer le rivage qui s'éloignait. Et au final, son regard finit derrière le rideau de béton des nouveaux riches de Raouché.

Il finit par perdre son sens, son utilité et son âme, perdu dans les entrailles de Manara, région qui lui pillait même son nom.

Son remplaçant, le nouveau phare, est une bâtisse bizarre, qui ne comprend pas et assure maladroitement son rôle. Sa couleur: floue. Ni beige, ni blanche, ni grise. Couleur indéfinie, plutôt sale, qui essaye de se fondre, honteuse, dans son propre béton. Sa forme : indécise. Est-ce une antenne, une tour de contrôle ou presque un minaret ?

Comment pourrait-il remplacer le premier phare... Ce prédécesseur, toujours présent, derrière son dos, qui chaque soir d'un regard hautain et méprisant, le nargue: « J'étais là avant toi, j'y resterai après toi ».

A.L.





Anonymous
Lebanon
Collection: AIF/Mohsen Yammine
Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre VI
Byblos La Méditerranéenne

Textes écrits à partir de photographies de l'ouvrage *Byblos, portraits de ville*. Publié par l'Alba en 2006.

Improbable, mais toujours s'acharnant à projeter ses rêves vers l'avenir.

Elle contourne les obstacles infranchissables et construit d'autres accessibles. Revitalise les espaces dévastés et décline les projets perdus à l'avance. Essaie de superposer ce qui paraît intemporel, mais n'essaie jamais, ô non jamais, d'aligner ce qui est déjà structuré.

Elle est tout cela notre Byblos très méditerranéenne, et nous en sommes fiers.

M.E.

Ce temps estival m'a poussée vers Byblos la méditerranéenne, avec l'envie de la déguster des yeux. Je me suis imprégnée du bord de mer où croupit ça et là l'eau stagnante. Sereine, je me suis donné le temps de contempler le site. Sa lourde et massive citadelle où s'amoncellent les blocs de pierre de la préhistoire à l'époque ottomane. Ces strates historiques structurent le lieu dans un chaos bon enfant.

M-S.L.

Etrange ville que Byblos la méditerranéenne qui n'a plus d'autre but que de paresser dans la pierre du passé. Il y flotte dans tous les cas un air serein : est-ce la pierre, est-ce le passé ? Qui sait ? Avant gout d'infini à marcher dans une forteresse qui nous perd et nous contient. Ici le charme de l'ancien n'enlève en rien à l'impulsion de bâtir. Car l'ancien fut bâtisseur. Il n'en reste pas moins que Byblos la méditerranéenne est encore pittoresque et résiste à cadrer avec la débauche cimentée et argentée.

N.H.

Atelier III

Poésie

en Méditerranée.

Animé par: Antoine Boulad
à Beyrouth

Les participants à cet atelier sont :

Robert Ajami
Afaf Assad
Danielle Aznavourian
Lama El Zein
Marie-Noëlle Japy Fahed
Mishka Mojabber Mourani
Sawsan Mortada
Nisrine Ojeil
Odile Riachi





Sea port
Manoug
Jbeil, Lebanon, Collection: AIF/Fouad el Khoury
Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre I

L'animateur distribue des pages extraites de l'anthologie intitulée *Les poètes de la Méditerranée* récemment parue dans la *Petite Collection Gallimard*. Il propose aux participants à l'atelier de découvrir les cinq alphabets différents dans lesquelles s'écrivent les dix-sept langues de cette mer au milieu des terres.
Puis, il les prie de faire une liste de dix-sept mots qui illustreraient pour eux au mieux la Méditerranée.
Dans un deuxième temps, il leur propose d'en choisir cinq et de rédiger leur définition à la manière de Michel Leiris dans *Langage tangage*.
Enfin, les participants sont invités à composer un poème qui en contiendrait trois.

Un Dieu : infiniment créateur.
Levant : secondes après le couchant.
Monastère : mots nécessaire à la terre.
Alphabet profane : quand les hommes ont eu besoin d'écrire aux femmes.
Exode : tragédie imprévue d'une sortie non désirée.

Il s'est levé précipitamment
Elle s'est couchée abondamment.
Il y eut un moment d'exode
Des secondes après le couchant.

Il est parti loin,
Plus loin sur une rive de feu
Pour saisir la mer.
Il a trouvé un Dieu.
Un Dieu à genoux, couleur terre.
L'homme s'est assis,
Il a dessiné les lettres d'un alphabet profane.

Soudain, portée par les vagues
La femme endormie a surgi.
Elle était devenue mer.
L'homme n'a pas saisi.
Mais lui le Dieu à genoux souriait.

Mer: ni sucrée ni amère
Chaleur: met son châte sur la pâleur
Civilisation : si vile quand elle classe les nations
Soleil: sol couleur des abeilles

Voyage

La chaleur chuchote au sable de petits secrets
Que les vagues arrachent à coups de baisers
Et racontent aux voiliers

Le ciel s'incline avec grâce
Pour voir dans la mer son reflet.

L'histoire passe sur toutes les places
Et laisse des traces et des plaies
Que les gens essaient vainement de panser

J'étais seule dans mon voyage
Mais tout me consolait
Les rues, les maisons, les cafés
Et même un marchand ambulancier
Qui a tenté de me vendre son huile d'olive
Et ses mensonges fraîchement pressés

J'étais perdue mais la ville
A réussi me gagner.

S.M.

Marée : ramer à mer marrante
Phénicien : ni fée ni chien mais feu ancien
Port : trop de torpeur portée par l'or
Soleil : l'œil du ciel veille
Convivialité : la vie est l'alliée du vin

L'œil du ciel veille
Sur le port
Dans l'ombre fraîche
Marin, tu dors
Un sourire timide éclaire
Ton visage
Vagues-tu sur d'autres
Rivages ?

Tu te plais
Dans cette torpeur
Tu te plais
A voguer ailleurs
Sans vague à l'âme
Tu quittes le port
Avec conviction
Tu choisis ton sort.

L'horizon est
Ton pays
L'écume blanche,
Ton amie

La vaste mer est un sein
Maternel
Tu en as fait ta demeure
Eternelle.

Tes rêves sont autant
De voyages
Où ton âme rencontre
Ses mages.

De loin, je te contemple
Et t'admire
Comme toi, je voudrais tant
Partir.

N.O.



Chaleureux: Châte heureux ou chat à l'heure de sa chaleur
qui se relâche.
Evasion: Eva vas-y ! Vacillons !
Solitude: Solide le TU de solitude !
Amour: Ame qui meurt pour une autre.
Horizon: Hors d'une zone nous irons...
Langage: Rien ne l'engage qu'un simple gage pour une belle
langue languissante...
Peuple: Que peu de pulpe pour quelques peuples !
Conflit : Un con sans doute qui fit exprès de couper l'L à
notre vie !

Evasion

Eva vas-y, évade-toi
Oublie un jour ce chagrin-là
Regarde plutôt vers l'horizon
Qui berce comme une douce chanson.
Touche avidement le fond de la mer
Déracine-toi de cette terre
Peut-être verras-tu plus clair
Avec les yeux, avec le corps
Avec tes sens au plus fort.
Marche dans les vingt-quatre ports
Goûte dix-sept fois au mot sabor
Cinq fois de suite écris j'ADORE
J'adore tout de cette mer,
La saveur, le calme et même la colère !

L.E.Z.

Lieu
Ventre
Femme
Miroir
Voyage

Mélange: mêler les anges
Cachette : cache-tête
Miroir : surface, sur la face
Séparation : séparer les rations
Ventre : vent qui entre et sort
Voyage : voie où l'on prend de l'âge

Grande masse d'eau
Couchée sur le dos
Tu es là depuis toujours
Les jours sont les miroirs du temps
Miroirs du ciel
Les cieux où l'on voyage
Le voyage des jours
Sur ton miroir
Miroir de ton corps
Miroir de ta face
Ta face à même ton corps
Le voyage sur ton corps
Le voyage dans ton ventre
Mais tu es un ventre d'eau
Le ventre des jours et du ciel

R.A.

Odyssée : une ode lisse harassée de secousses
Raffinement : un fin rafiote animé par les flots
Mythe : un mi miroitant sur un minotaure
Bonheur : la bonne heure du cœur
L'horizon : l'or de l'azur vibrant
Culture : Le culte de la lyre

Le voyage invisible

Le sable doré a porté lourdement
Les traces de tes pieds mouillés
Mais l'écume des flots est passée par là
Et les a emportées,
De ci, de là, sur la crête bleue des vagues
Ou dans les vertiges noirs des abîmes.
Elles ont tournoyé au gré de l'onde,
Portées par une danse légère,
Ou se sont fracassées sur les pierres des rivages.

Quel but poursuis-tu ? A quel havre de paix cherches-tu
un ancrage ?

J'ai aimé la musique des villes bruyantes et la frénésie
des ports,
Les mosquées et les cathédrales m'ont bercée du chant
de la pierre,
Les enfants de leur rire,
J'ai vu les couleurs de l'amour et la tendresse des pauvres,
J'ai poursuivi les arabesques des sensations et contemplé le
bonheur des femmes,

J'ai chéri le sérieux des hommes et leur dur labeur ;

Je vais par des chemins de traverse,
Sifflant avec les grillons et fredonnant avec le vent,
Et mon unique voyage se fait dans la poussière des routes et
le chant des étoiles.

A.A.

CYPRES: Ils s'étendent vers le ciel et le touche de si près
THYM: Un mythe palindromique
OLIVIERS: Voiliers des champs
LANGOUREUSE: Une journée longue et heureuse
RYTHME: Un rite qui me tire. Une métrique qui m'imité
ILLUSION: Allusion concrète
PLENITUDE: Attitude de manquer de rien

Mer et filles

Elle lui parle en anglais,
Elle lui lit en français,
Elle prie en arabe,
Elle danse en grec,
Mais elle la berce
Dans le langage de sa grand-mère,
Rythme secret créé
Par les chutes imperceptibles des jasmins
Au crépuscule des âges déchus,
Par le parfum langoureux de romarin
A l'aube d'un destin,
Par la caresse de l'ombre d'un olivier
Quand le soleil veille
Sur la promesse d'un port à un voilier,
Par la saveur du vin consacré aux lendemains,
Par le chant antique aux paroles oubliées,
Par l'étreinte enchantée née
De cette mer mère,
Cette méditerranée.

M.M.M.



Caresse: Je caracole, avec paresse, avec liesse, un arrêt sur une fesse
 Mezzé: Méli-mélo zébré, sans demi sans moitié de tout oser

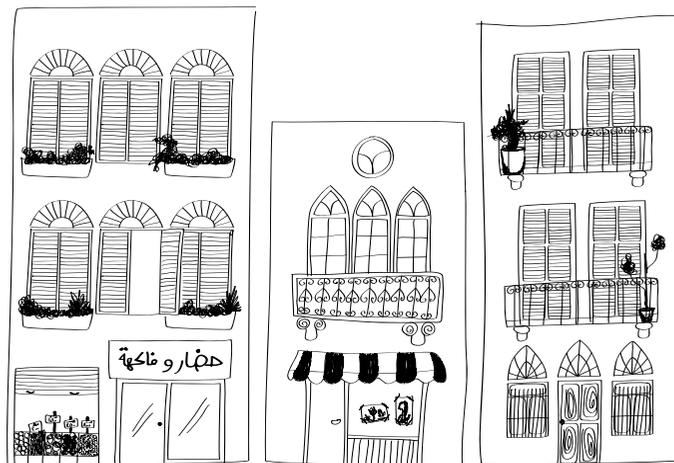
Echange

Et toi, l'ami d'ailleurs
 L'amour de l'autre monde
 Comment as-tu fais
 Quel vide te sonde?
 A grandir loin du bleu
 De la brûlante blancheur
 A mûrir, est-ce possible,
 Sans cette violente douceur
 Sans l'écume qui se love
 Comme une furtive caresse
 Sous les arches, les alcôves
 Et les cigales en liesse
 C'est du sable de ses rives
 Que mon corps est fait
 Et mon âme, ma dérive
 De son eau abreuvée
 De son sel, de sa paix
 Je suis Méditerranée
 Je suis Méditerranée
 Et du thym de sa terre
 Sur mes lèvres, viens, goûte
 Des bouchées de lumière

Exode : une ode mise à l'écart
 Escalé : une cale en attendant la sortie
 Voyage : des voies et des rivages en son et en image

Exode
 Des hommes et des rames
 A contre courant
 Mer délivrance
 Dérives et rivages
 Escalé, fin du voyage
 Terre Nouvelle

O.R.



Chapitre II

Après des textes poétiques sur le mode « écrire le silence »,
 l'animateur propose maintenant aux participants de
 composer un poème sur le mode « écrire la violence »
 (ayant à l'esprit les révolutions qui secouent le monde arabe)
 et en suivant la structure Celui qui/N'est pas du poème
Accueil des fruits de naphthaline.

Celui qui n'est pas toi
 Celui que tu ne vois pas
 Celui que tu n'écoutes pas
 Celui qui espère encore
 Celui qui espère toujours
 Celui qui est en moi
 Celui qui est en nous
 Celui que tu condamnes
 Celui que tu enfermes
 Celui que tu envies
 Celui que tu oublies

N'est pas ton frère
 N'est pas ta mère
 N'est pas ton dernier né
 N'est pas ton salut
 N'est pas ton erreur
 N'est pas notre humanité
 N'est pas l'animal qui vit en toi
 N'est pas la mémoire
 N'est pas la bouche du poète
 N'est pas un baiser donné

M-N. J. F.



Celui qui crie la bouche édentée
Sur les places de jasmin, de perles et de liberté...

Celui qui crie le drapeau levé, le visage aux couleurs de
son drapeau
Celui qui crie à gorge déployée
Au nom de la justice perdue, au nom du pain et de la liberté
Celui qui crie sans se soucier
Des bombes, des tirs ou de l'acier
Parce qu'il est las d'avoir une bouche fermée à clé

N'est pas soudoyé
Ni à la solde du tyran
Un drogué ou un retardé
N'est pas un terroriste
Ni un masochiste
N'est pas l'ennemi du passé
Celui qui crie risquant sa vie
Dans toutes ces belles places chéries
N'est pas celui que tu croyais



S.M.

Celui qui dort
Celui qui incline la tête
Celui qui est bercé par le discours du tyran
Celui qui a élu domicile dans l'habitude
Celui qui se calfeutre dans le passé
Celui qui n'a pas de rêves
Celui qui tire la charrue de la dictature
Celui qui est piétiné et qui en est heureux
Celui qui n'ose pas élever la voix
Celui qui trinque avec l'apathie
Celui qui ne descend pas dans la rue
Celui qui se plaint mais ne réclame rien
N'est pas encore né
N'est pas un homme
N'est pas vivant.

N.O.



Celui qui tue
Celui qui bombarde les rues
Celui qui terrorise la vue
Celui qui égorge des tribus
Et trinque non loin, comblé, repu
Celui qui respire la mort
Celui qui ramasse la mort
Et l'entasse sur une autre pourrie
Celui qui dénonce la mort
Et tue par dizaines d'autres accroupis
Celui qui disperse des familles
Et menace un enfant du canon d'un fusil
Sur une tempe bouillonnante de vie...

...n'est pas gagnant !

L.E.Z.



Celui qui change les braves en martyres par ses soldats

Celui qui écrase les gorges de douleurs par ses chars

Celui qui sème la terreur et le désastre par ses avions

N'est pas l'aigle de la victoire

N'est pas le lion du pouvoir

N'est pas le héros divin

Mais sera éliminé par l'hymne de la révolution

R.A.



La vie et la mort

Celui qui meurt de n'avoir pas vécu
Celui qui n'est pas né à la vie
Celui qui n'a pas marché sous les ombrages en clignant des yeux au soleil
Celui qui n'a pas suivi le pas des nuages en soupirant d'aise
Et qui n'a pas flirté avec le souffle des pipeaux
Celui qui n'a pas tendu l'oreille au chant de la rivière
Et qui a manqué ses galipettes sur les rochers polis par les ans
Celui qui n'a pas saisi les fables que lui apporte le vent du fond des âges,

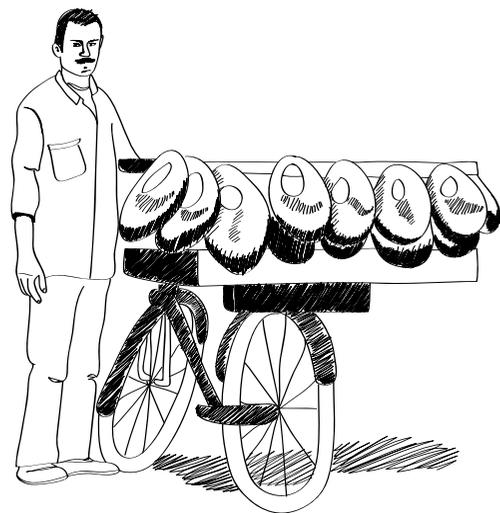
Celui qui n'a pas savouré la figue et la grenade en regardant le tank passer
Et qui n'a pas ri aux éclats devant le sérieux mortel des armes
Celui qui n'a pas fait l'amour sans plus entendre le bruit des bombes
Et qui n'a pas su protéger son enfant des vociférations de la haine
Celui qui n'a pas chaque jour fait un pied de nez à la bêtise

N'a jamais vu le sourire de l'aube au sommet de la montagne
Ni contempler la danse mystique des pêcheurs adressée au ciel
Ni admiré les couchers de soleils splendides sur la Méditerranée

Il n'a pas frissonné au vagissement du nouveau-né
Et n'a pas recouvert d'un baume l'âme inquiète de son compagnon

Celui là meurt sans avoir vécu.

A.A.



Celui qui voit la gloire d'un frangipanier parmi les fils électriques suspendus
Celui qui arrose les pots de bougainvillier et de grenadine sur son balcon
Celui qui plante des graines pour les pigeons dans le trottoir brisé
Celui qui savoure l'ennui des embouteillages interminables
Celui qui continue à faire son boulot insensé
Celui qui essaye de rectifier les petits abus
Celui qui s'agite toujours contre les grands
Celui qui voit l'indignité dans la violence
Celui qui hait le tourmenteur mais pas son peuple
Celui qui réussit à repérer des espaces de consolation
Celui qui aurait pu quitter le pays mais ne l'a pas fait
Celui qui contemple ses enfants quitter le pays
Celui qui attend qu'ils y reviennent
Celui qui leur préserve un foyer au cas où un jour ...
Celui qui continue à croire que ce qui n'a jamais été pourrait un jour ...

N'est pas indigne de cette poésie démente qui est Beyrouth
M.M.M.

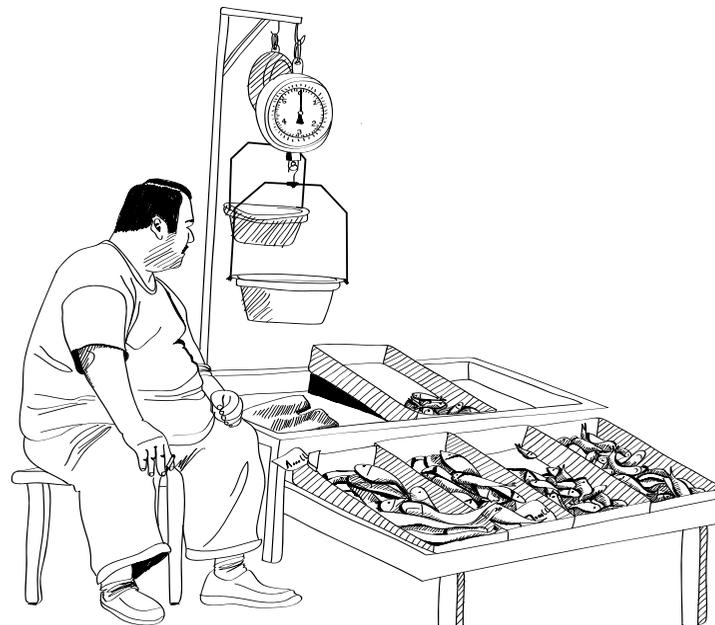
Celui qui sabre le champagne
Et les têtes d'un seul coup
Celui qui crie à l'ordre
Comme je crie au loup
Celui qui plante ses chars
Sur le corps des enfants
Celui qui jouit d'un prestige
A la seule vue du sang
Celui qui reste
Celui qui dure
Celui qui n'en finit pas de trôner
Celui qui vole
Celui qui tue
Celui-là je le hais
Celui qui se terre
Comme un rat dans la fange
N'est pas mon dieu
N'est pas mon frère
N'est pas un homme
N'est pas un ange

O.R.



Celui qui croit
Celui qui crie assez !
Celui qui verse son encre
Celui qui scande liberté
Celui qui renverse des barricades
Celui qui tape dans la main d'un soldat désemparé
Celui qui pleure des larmes qui le font rire
Celui qui croit chaque jour
Chaque jour
N'est pas né sans avoir vécu
N'est pas malheureux de mourir ainsi

D.A.



Chapitre III

La troisième proposition d'écriture s'inspire d'un vers de Mamoud Darwich que l'on traduira par : « Comme le balcon d'une maison, je surplombe ce que je souhaite ». L'animateur invite les participants à imaginer la rue de leurs désirs.

De mon balcon, je vois un chemin sans terre plein d'écoliers
De mon balcon, je vois la foudre d'un baiser
La lune dégringolée dans la nuit
De mon balcon, je vois des soldats sans fusils ni tambours
De mon balcon, je vois le couchant et le levant
Les mois et les années défilent
De mon balcon, je vois le présent sans se presser
Soupirer les oliviers
De mon balcon, je vois deux rivages
L'horizon ne passe pas
De mon balcon, je vois Pénélope enfile sa robe
Le chant des sirènes épouser le large
De mon balcon, je vois ce qui est caché en toi
Ce que tu cherches de moi
De mon balcon, je vois l'imprévu de vos pas
Le hasard de nos rencontres
De mon balcon, je vois le monde sortir dans une ruelle mal éclairée
Je vois leur prière toucher le ciel
De mon balcon, je vois le ciel renversé de tristesse.
Une pluie comblée de grâce.
De mon balcon, je vois que nous rêvons.

M-N. J.F.



Tu passes, sans te soucier des regards indiscrets
Tu battardes, tu me regardes
Tu me souris
Tu n'as d'yeux que pour moi
Je n'ai de cœur que pour toi

Je vois les vignes d'un œil distrait
Je vois la plaine dans ma mémoire
Je vois les arbres de blanc vêtus
A travers des fils électriques
Arrachés avec inconscience

Mais voilà que surgit de nulle part
Une mer faite à ma mesure
Elle côtoie gentiment la plaine
Et lave les pieds de la montagne
Elle est légèrement sucrée et sent l'odeur de bété

Et là, sur le petit rivage
Ils sont tous là à se balader
A se dire des choses banales
Pure expression d'intimité
Et moi là -haut à me demander,
A quoi servirait un balcon
Qui ne surplomberait pas ceux qu'on aime

S.M.



De mon balcon du premier étage, je contemple
le grouillement de vie d'une multitude d'habitants,
de vendeurs et de passants.
Le panier d'osier suspendu à un fil, du cinquième étage
de l'immeuble d'en face, me fascine, toujours actif et
chargé de toutes sortes de marchandises...Je crois rêver !
Aujourd'hui sur l'anse de mon panier je vois grimper au ciel
une jaquette de costume noir, fièrement relevée, défilant
d'étage en étage. Ouf ! Elle est arrivée !
Le vendeur de « foul », juste en dessous, me salue d'un geste
en préparant les mets les plus savoureux pour les clients
alléchés par l'odeur, attendant leur tour ou à tables à trois
petites places coincées au fond.
Les klaxons bousculent les voitures mal garées dont les
chauffeurs s'attardent à bavarder avec un voisin
ou s'emparant d'une « man'ouche » du four d'à côté.
Les écoliers encombrant les rues en longueur et en largeur ;
les voitures attendent impatiemment leur passage.
Moi je regarde de mon balcon, je ne vois que ça...
La voisine, je la suis des yeux dans le salon de son
appartement d'en face ! Encore fâchée aujourd'hui !
Sans doute avec son mari !
J'arrête. C'en est trop ! J'arrête de regarder, je rentre et je
ferme les volets...J'entends dehors le calme s'installer...
et le chant d'un oiseau ! Il m'invite à la mer, je sais.
J'irai demain.....

L.E.Z.

De mon balcon la lumière perce l'ombre
De mon balcon les couleurs cachent le gris
De mon balcon le chant des sirènes anéantit les klaxons
De mon balcon les parfums dissipent les fumées
De mon balcon l'horizon survole les volumes
De mon balcon la brise refoule les orages
De mon balcon les poèmes ont évaporé les bruitages
De mon balcon tous mes sens se sont éloignés vers tes yeux,
Tes chants, l'odeur de ta peau, tes caresses
Pour écrire un poème éternel.

R.A.



Aveuglement

Je perçois le rose des oléandres et l'écarlate des œillets à
l'aube d'un jour d'octobre

Je perçois la danse des pigeons gris-perles qui survolent les
terrasses des voisins
Je perçois la musique des enfants gambadant à la récréation
dans la cour ensoleillée

Je perçois l'encens des pins verts qui peuplaient le jardin au
coucher du soleil

Je perçois les gracieuses arcades en pierre dorée des vieilles
demeures de Zokak el Blat
Je perçois la douceur d'une goutte de nectar du chèvrefeuille
au coin de la rue Chouf

Je perçois l'étreinte intense du Sannine vêtu de blanc et sa
mer bleue marine en janvier

Depuis le balcon de ma mémoire

Au-delà du béton froid de la tour sans fin qui encadre
mon ciel

Etouffant les brises qui soulageaient nos journées en août

M.M.M.

Soupir

Aujourd'hui, la coquine
Elle s'est mis au cou une rose
Le soleil, gigolo,
Sur ses volets se pose
Je l'envie, ce salaud
A flirter comme il veut
Vissé à mon mur
Moi je fais vieux
La jolie est en face
Sa maîtresse la bichonne
Tous les jours elle l'arrose
Et de l'amour lui donne
J'ai supplié Ziad
De m'octroyer un lierre
Pour que vers elle mes bras
S'allongent et l'enserrent
Mais lui il s'en fout
M'abandonne à mon sort
Mes dents sont rouillées
La poussière me dévore
N'est-ce pas drôle
Ridicule!
N'est-ce pas un peu bête
Un balcon dégarni
Qui aime une fenêtre
Beyrouth Matrice
Maman malade
Génitrice folle

Machine déréglée
Crée les monstres
Dans des rires hystériques
Propulse au soleil
Accouche aux nuages
La fange les fous les sots
Sans visages
Bébés difformes
Ricanant
Sortent de son ventre
Montent dans les quatre quatre
Souillent sa pierre
Vomissent sa plage
Leurs pneus l'écrasent
Des bedons à cigares
Des seins sur aiguilles
Aiguilles transpercent sa peau de bitume
Enfants ingrats
Crachent sur la mère
Rejetons débiles à mémoire à trous
La couvrent de fiel
Leur salut est l'oubli
Leur Dieu la matière
Elfes corrompus
Grimpent sur son corps
Arrachent ses bijoux
De ses oreilles
De son cou
(Les vieilles demeures)
Les foutent en l'air

Les jettent à terre
Et portent comme des trophées
Ses carreaux bariolés
Ils rampent dans les rues
Ils sucent son sang
Mais elle accouche
Encore encore
Tout le temps
Des horreurs sans nom
Des bâtards amers
De son sexe sortent des têtards à fusils
Ils les retournent contre elle
Qu'ils la tuent pour en finir!
Malédiction
Elle est immortelle
Ils boivent dans les bars:
Alcool englouti
Ne sert à rien
Ne vaut rien
N'efface pas les rires gras
Ni le meurtre d'une mère

O.R.

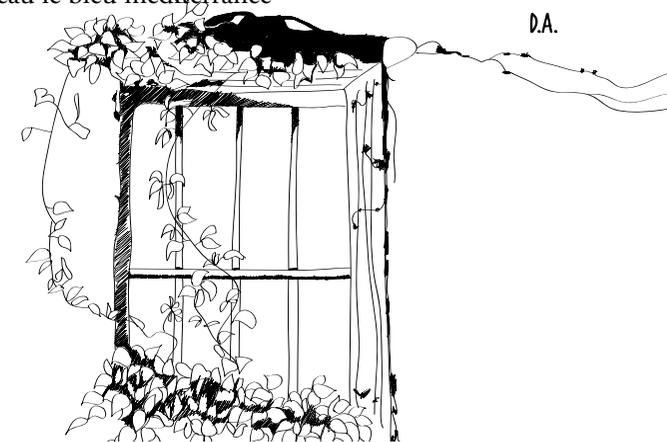


De mon balcon je vois le temps passer,
C'est l'heure du café, des galettes à l'anis
Du sirop à la fleur d'oranger

De mon balcon je vois le temps passer,
Le jasmin embaume la terrasse
Il y a comme un parfum de liberté

De mon balcon je vois le temps passer,
Un train surgit d'entre les roseaux et les talus de boutons d'or
Des moineaux heureux piaillent dans le néflier

De mon balcon je vois le temps passer,
Les cigognes sont de retour
Qu'il est beau le bleu méditerranée





Anonymous
Lebanon. Collection: AIF/Nawaf Salam
Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre IV

A la manière du poème « Tanger, porte de l'Afrique »
de Tahar Ben Jelloun, l'animateur propose aux
participants d'écrire sur une ville en annonçant
la couleur dans le titre choisi.

Beyrouth, ville voilée

Sur une place qui ne chante plus
Sur une place qui joue à pile ou face
Il y a l'ombre d'un attentat
Il y a l'écho d'une voix
Un poème jamais entendu jamais écrit

Sur son front tant de visages interdits
Prudemment elle se voile
Sensuellement vous oublie
Discrètement vous encourage

Il y a tentation à méditer
Sur la chair de son église
Sur la voix de son muezzin
Sur le silence de ses pas

Son ventre ne cesse d'enfanter des maisons de pierre
Son ventre ne cesse de danser pour les cimetières
Son ventre violé a cessé de respirer
Elle se voile pour le cacher

M-N.J.F.



Beyrouth, femme aux mille visages

Beyrouth, femme du désir, du plaisir, de l'impossible, de l'imprévu, du permis, du défendu
Femme voilée, femme coiffée, homme barbu, homme efféminé, des mendiants collés aux vitres.

Arabe, Français, Anglais: tout un cocktail de sonorités, une traversée du monde en passant d'un bout à l'autre d'un quartier: De l'occident à l'orient, des gagnants aux perdants, du pécher à la pudeur, de l'ouverture à la rigueur, du passé au présent...

Beyrouth, une femme qui comble tous les rêves sans se donner à quiconque
On croit la faire marcher, elle fait de nous son jouet
Fille de joie pour un touriste, mère pour un solitaire et pour les siens, une plaie!

Ses larmes, en cachette essuyées, ses peines, à peine visibles
L'orgueil, est-ce un défaut ou une qualité ?!
On la maudit, on la désire, on la punit, on la respire puis on se déclare désolé
Mais cette femme aux mille visages une fois encore va pardonner.

Byblos, mémoire du temps

J'ai arrêté le temps à ses portes
Ville portuaire
Mille fois
Centenaire

Sous la poussière ocre
Dans le souvenir des fastes
De l'or
De la pourpre
Des dieux

Europe s'est baignée sur ses rivages
Terre de sable doré galets polis par le temps
Le temps
N'existe plus
Figé à ses pieds
Ses pieds baignent dans la Méditerranée

L'armée des obélisques va à l'assaut des vagues

Pharaon et Ahiram
Rament dans ses eaux

Au seuil du temple
Je contemple
Pierre
Poussière

S.M.



Lumière

Je marche sur les pavés
Des femmes voilées
Dans les souks
Veillent
Espèrent

La pierre sommeille
Prie
Un Mahomet
Un Christ
Un Adonis
Un Alphabet

Je marche sur les pavés de galets

Les saints se bousculent à l'autel d'une étable
Accablés de chaleur

Le soleil se meurt dans une flaque de sang

Cent fois il se meurt
Mille fois il était une fois

Dans tes eaux
Vieille Méditerranée
Décoiffées
Rêvent

N.O.

Beyrouth...Ville de Survie

Une enfance paisible,
D'un coup ravagée par les rafales d'une guerre inconnue
Peur
Mort
Séparation
Maison délaissée,
Objets volés, souvenirs enfuis
Photos déchirées, doudous meurtris

TREVE ! Souffle repris !

L'adolescence tente sa chance
Des joies guettent, mais vite s'enfuient...
La guerre reprend, la guerre s'acharne : tirs, bombes, panne de tout, panne de vie
Manque de tout, manque de pain, manque de vie
Peur de rien, engourdis à la plage pour une heure et puis vite à l'abri !
Jeu de cartes, radios appellent à la vie : Urgent ! Besoin de sang ! Positif, négatif,
Ambulances dans tous les sens
Dans la mort on sauve la vie

TREVE ! Souffle...AIR....MER.....

ENVIE de TOUT
Adulte fou
Envie de vivre et survivre chaque jour autant
Chaque jour comme si c'était le PRINTEMPS !

Beyrouth, l'Appel à la vie
Beyrouth VIVACE dans tous ses cris
Beyrouth, sa mer me plonge dans l'oubli
Beyrouth , sa mer...

Sa mer
Sa mer
Sa mer
Me met au lit.

Beyrouth au grand cœur

Mes treize ans

Quittent ma ville dans son autobus

Cheminent par ses rues

Descendant et piétinant l'asphalte argenté

Marchant en écoutant les bruits de la ville

Un espace s'ouvre

L.F.Z. Plein de paysages serrés les uns contre les autres, tachetés de couleurs

Je me promène sur ses trottoirs entre les kiosques et les vitrines pour rencontrer les vendeurs ambulants

Je marche entre les colonnes des bâtiments pour rencontrer l'Africaine qui vend les cacahuètes

Je passe vers sa partie ouest pour rencontrer des musiciens blancs et jaunes, qui transportent leurs instruments.

Je passe au centre par sa grande bibliothèque comme un grand sphinx, construit par des étagères de connaissances.

Je m'approche de la mer, pour regarder son histoire, entre les rouges et les noirs qui portent leur travail.

Je vais vers son nord pour sentir les odeurs des ateliers et les épiceries

Je tourne, je tourne et tourne dans son corps pour balayer les sensations jamais connues de ses théâtres ses cinémas et ses expositions

Je me perds en elle.

J'ai oublié si je t'ai quittée.

Beyrouth a un grand cœur ouvert

Mes 40 ans

Quittent ma rue vers toi dans ma bagnole.

Je roule dans tes autoroutes

Les feux de circulations aux trois couleurs

Ma voiture tourne et tourne jusqu'au vertige et je la laisse haletante

Je passe vers ton nord, un grand parking m'attend

Je passe vers ton sud les complexes routiers relient les différentes régions

Je passe à ton ouest, un grand mur de société financière barre l'horizon

Je passe à ton est, une série de restaurants et de prêt-à-porter

Tes veines sont devenues des embouteillages

Et ton centre est devenu un grand hypermarché, café et magasins

Je ne te connais plus

J'aimerais savoir comment te rencontrer

R.A.



TYR, Ville de silence

Une courbe, une anse
La mer toujours là comme une main ouverte
Les flots un murmure
Des soupirs profonds
Un animal qui fait le gros dos
Les rochers dans l'attente des caresses
Des collines cachent leur secret
En dentelles
Et ne parviennent pas à s'y mirer
Elle bouffe tout l'espace et le regard des passants
Des colonnes couchées
Battues par des siècles d'eau
Le cimetière marin où l'on pleure le passé à fendre la pierre
Des enfants jouent au ballon
L'herbe folle envahit les tombes
Un cheikh passe fier dans sa a'baya brodée
Une voiture parade
Le silence des mouettes qui dessinent de leurs ailes des courbes dans le ciel
Suspend le souffle de la ville
Un réseau de ruelles avec des trouées bleues
Pas un cri pas un bruit
Une mélodie parfois un rire parfois
Des ombres aux grands yeux vous regardent passer
Elles attendent dans un mutisme figé
Quelque orientaliste a planté des touches colorées
Passé et présent se donnent la main
Calme paisible l'ennui se creuse

A côté le phare tout blanc, maison de poupée entourée d'un jardin
Et du gravier pour se reposer
Quelques touristes bronzent à la terrasse d'un café
A nouveau sa courbe se déploie que l'on suit très loin
Le vent bat le pavé
Le soleil sort de sa nuit bleue et tape vorace
D'ici sont partis tant de pieds nus sur le sable chaud
Les pêcheurs ramènent leur pêche miraculeuse dans le petit port.



A.A.

Alexandrie lointaine

La corniche flirte sans pudeur avec la Méditerranée.
Main dans la main ils regardent passer les voitures,
La baie de Stanley faisant des clins d'œil au soleil couchant,
Touchant d'or la peau des enfants
Jouant au chat avec les vagues.

Le vendeur de fresca dans sa djellaba
Attirant l'attention de benfant aux boucles dorées
Qui garde la saveur mielleuse de ces minces biscuits ronds
Pour un autre dimanche langoureux.
En cet instant, il y a quarante ans,
Dans sa robe en coton blanche et ses sandales rouges,
Elle guette la glace à la vanille

Installée sur un trône croustillant
En attendant de lécher la pointe du cornet
Pendant que le trésor frais fond.



M.M.M.

Beyrouth, mère meurtrie

A quelques heures de l'aube,

Engourdie

Epuisée

Tu te lèves sur la pointe de tes gravas

Vidée, abandonnée

Les herbes de la désolation ont poussé de ton ventre

Des tirs déchirent le lourd silence qui t'habite

Sous ton voile noir, tu réprimes ta douleur

Courageuse

Tu t'appuies sur tes ruines

Tu avances

Folie, folle folie, folle démente,

De tes fils déserteurs

Qu'ont-ils fait de toi ?

Tu avances

Ton ombre se dresse

La montagne et la mer se croisent

D'où viendra ton salut ?

D.A.





Bay of Beirut
Anonymous
Beirut, Lebanon, 1940's, Collection: AIF/Leyla Sehnaoui Ziadé
Copyright © Arab Image Foundation

Chapitre V

La dernière proposition est en fait une activité d'écriture collective fondée sur les principes de merveilleux et de hasard que l'animateur ne peut s'empêcher de mêler à toutes les sauces de ses ateliers : Le jeu surréaliste du cadavre exquis. Le premier participant inscrit un groupe nominal sujet, le cache en pliant le papier et le passe à son voisin qui ajoute le verbe. Ainsi de suite. Pas si décousu que cela parce que la poésie veille!

Puisque la foudre est tombée
La femme volage
Cueillera
Une cigale enchantée
Des coins fleuris

A cause de la fragilité des pétales d'oléandres
Les gamins de la rue
Danseront
Sur les rivages ensoleillés
Lorsque la brume les envahira

Puisque le déjeuner est la
Le lever du jour
Arrosera
Un chapeau de paille troue
Dans une gare désaffectée
Loin du monde

Puisque le vent a soufflé
Les fleurs roses
Perdureront
Dans une délicieuse cave secrète

Parce que l'amour n'a pas d'âge
La jeune femme aux cheveux cachés par un voile
Bercera
Le rocher qui monte la garde
Parce que je rêve toujours au bleu
La belle méditerranéenne bronzée par les jours
Volera
Les orangers en fleurs

Parce qu'elle croyait que les vents soufflaient si fort
Le thé doré qui danse dans les verres
Acclamera
La lune blanche

Parce qu'elle a la bouche en cerise
Les ballons rouges de la fête foraine
Chanteront
Les rêves les plus beaux

A l'ombre de la vigne
La mer bleue qui brille sous le soleil
Se perdra
Dans la profondeur maritime

Au moment où le soleil se couche
A cause de ce brouillard matinal
L'enfant impoli, insolent
Chantera

Dans le rougeoiement du désert
Dans la nuit parfumée
D'un temps déchu

La cigale qui chante dans les pins
Jaillira
Des rives fracassées
Dans l'après midi

La danse ensoleillée
Chantera
Le marin qui sommeille dans l'ombre
Au coucher du soleil

La vaste et profonde mer
Brûlera
Des voyages
Dans l'ombre de l'olivier qui change

Le dialogue du vent et de la mer
Engloutit
Les coquillages
Dans une ville désertée par un peuple oublié
Au lever du jour

La danseuse orientale de Hamra
Se baignera
A la terrasse d'un café
Avec une lenteur foudroyante
Durant toute la soirée

Le temps, une balle,
Danse follement
Sur le sable chaud de l'été

Sous les arcades de l'ancienne maison
Des enfants nus, mouillés
Iront [manger]
La figue savoureuse
Et la pomme rouge

L'archimandrite ébloui
Arrosera
Un olivier malheureux
Au moment où
Sur la mer éblouissante



Je me souviens du sable jaune qui me brûlait les pieds nus du petit garçon (qui) plongeait dans le sable chaud où un petit oiseau faisait sa sieste en chantonnant ses vieux refrains appris par cœur depuis la nuit des temps (laquelle) plane sur l'onde bleue traversée de myriades de lucioles.

Plonger les couleurs dans les ombres des fleurs colorées, pour disperser leurs chants.

Je repris la voix de son père. Il a initié le son trébuchant des piastres volées sur le marché des poètes, historiens du mythe,

hauts prêtres de la Grande déesse, amants de toutes les nuits du temps, gardiens de la sérénité des songes

qui choquent comme une blessure obscène, ouverte à qui la refermera et la pressera longtemps contre ma poitrine qui se soulevait haletante.

Elle se remet de ses émotions et continuera son chemin dans l'oliveraie interdite d'accès

à un chemin caillouteux sur lequel avance avec peine un âne poussiéreux chargé d'épines venant de Tanger jusqu'à Beyrouth en passant par le Mont Taurus.

